

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTRÉAL, JEUDI, 16 DECEMBRE 1869.

No. 6

SOMMAIRE DU No. 6.—Déc. 16, 1869

AGRICULTURE PRATIQUE.—La science est-elle utile en agriculture. La carrière agricole. Collégiens, lisez ceci.....	81
BONS CONSEILS.—Pour sauver de l'argent. Ce qu'un cultivateur doit savoir.....	82
NECESSITÉ ET PROFIT DU BÉTAIL par le Père Grognon.....	83
L'AGRICULTURE A ST. OLET par M. le Dr. FORTIER.—Travaux d'automne. Division des terres. Pâturages. Engrais. Améliorations. Prairies. Rotation. Elevage du bétail. Plantes fourragères. Plantes sarclées. Sociétés d'Agriculture. Cheval "Clyde." Instruments Aratoire perfectionnés. Culture du Lin. Industrie domestique.....	83
CLUBS AGRICOLES.—Valeur du sol. Valeur de l'eau de Tabac. Utilisation des eaux d'égoûts. Sucre de betteraves. Stations Agronomiques Stations forestières.....	84
VISITE D'UNE FERME MODELE par notre Correspondant Spécial.—Champ de betteraves. Drainage. Emprunt National. Législature. Provinciale. Patates Garnet Chili et Goodrich.—Caves pour légumes.....	85
AMÉLIORATION DES CHEMINS par Un Habitant.....	86
Chemins d'hiver améliorés.....	88
L'AVANCEMENT DE L'AGRICULTURE EN CANADA.—Quels moyens prendre.....	87
LETTRE D'UN CURÉ.—Besoin d'exemples. Système d'amélioration agricole. Ferme modèles.....	90
HORTICULTURE.—Le Dahlia par le Dr. Génand.....	90
ARBORICULTURE.—Le Pommier par M. J. E. Labonté.....	91
EXPOSITION.—Exposition du Comté de Berthier.....	91
SPORT.—A propos de courses.....	92
COLONISATION.—M. le Dr. Craig.....	93
Assemblée à Ste. Thérèse.....	94
COIN DU FEU.—POÉSIE.—Consolation. Arrivée des Zouaves à Civita Vecchia. Le traité de Réciprocité.....	94
FEUILLETON.—Le Pays de l'Or—VIII la Rébellion; IX l'Arrivée.....	95
ANNONCES.....	96
MARCHÉS.—Montréal, Beauharnois, Sorel.....	96
Illustrations.	
Rouleau pour chemin.....	88
Hersé pour neige.....	88
Arrivée des Zouaves Canadiens à Civita Vecchia.....	89

L'Agriculture mise a la portée de tout le monde.

Nous commençons aujourd'hui des extraits très intéressants d'un livre intitulé. "La Ferme-modèle ou l'Agriculture mise à la portée de tout le monde." Nos lecteurs y puiseront de précieux renseignements donnés d'une manière charmante.

La scène se passe sur la ferme d'un agronome très habile, Mr. Morsy, qui raconte à des jeunes gens sa visite chez un vieux cultivateur Allemand à la suite de laquelle il s'est fait agriculteur; il leur explique ensuite le pourquoi de chacune des opérations agricole :

LA SCIENCE EST-ELLE UTILE EN AGRICULTURE ?

—Croyez vous que ce soit avec des livres que l'on fasse des agriculteurs ?

—Il s'agit de s'entendre : il est évident que l'homme qui ferait son éducation agricole dans son cabinet serait complètement incapable de passer immédiatement à l'application des principes dont il aurait meublé sa tête; mais un chimiste, un jurisconsulte, un médecin qui n'auraient jamais fréquenté ni les laboratoires, ni les tribunaux, ni les hôpitaux, ne seraient-ils pas dans le même cas? L'agriculture est une science tout comme une autre, et, qui plus est, la plus difficile, celle dont le domaine est le plus vaste, celle dont l'utilité est la plus incontestable.

LA CARRIÈRE AGRICOLE.—COLLÉGIENS LISEZ CE CI !

Notre conversation une fois entamée sur un chapitre si neuf et si intéressant pour moi se prolongea une partie de la nuit. Je n'oublierai jamais avec quelle légitime orgueil mon hôte me parla de sa profession, qu'il plaçait au-dessus de toutes les autres. Je ne lui eus pas plutôt parlé d'une ferme que je possédais et avoué mes irrésolutions, mes embarras pour donner un but à mon existence, pour accomplir cette loi sévère : *Travaille, ou-tu deviendras méchant*, qu'il s'écria :

"Vous hésiteriez à embrasser la plus belle des carrières, la seule qui

permette à l'homme le plein développement de toutes ses facultés intellectuelles et physiques! Où est en effet la profession qui vous offre cet avantage? On ne peut se vouer exclusivement soit aux travaux d'esprit, soit aux travaux manuels, sans détruire l'harmonie de son organisation, sans fausser sa destinée. Seul peut-être, l'agriculteur exerce à la fois son corps et son esprit. Quelle variété de travaux! quel vaste champ ouvert à l'intelligence! Si rapide que soit votre conception, si juste que soit votre tact, de quelque génie que vous soyez doué, pouvez-vous vous flatter de résoudre, dans le cours de la plus longue vie, la moitié seulement des problèmes agricoles qui aujourd'hui sont à peine effleurés? Faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire, tirer parti d'une foule de plantes encore sauvages, en les forçant à nous donner un vêtement, une boisson, un aliment, quelle étude plus digne d'occuper l'homme supérieur! Un pas immense, il est vrai, sépare nos charrues du pieu de bois qui sert à enfouir le premier grain de blé; mais il reste plus à faire que nous n'avons fait.

"Ce n'est pas, ajoutait-il, que je veuille prétendre que la vie du cultivateur soit douce; j'avoue qu'elle est rude, sérieuse, complètement remplie: l'agriculture est exigeante, elle demande tous les jours que Dieu nous donne. Les gelées tardives ou précoces, les sécheresses, les longues pluies, les orages viennent alternativement mettre notre patience et notre habileté à l'épreuve; mais en revanche le fermier vit exempt de ces soucis, de ces angoisses qui empoisonnent tous les instants de l'industriel, du banquier, du marchand. Il ignore les faillites, les crises désastreuses, les reverses subits de fortune. Les révolutions passent à côté de lui sans le toucher; et comme aucun parti, aucun gouvernement ne peut se passer de lui, tous le ménagent et même l'honorent. Son indépendance est complète, et les débouchés ne manquent jamais à ses productions. Je ne vous parle pas des charmes attachés à nos travaux mêmes: rendre à la culture un coin de terre infertile, récolter du froment là où venait seulement l'avoine et le seigle, c'est, abstraction faite de toute idée de profit, un de ces bon-

heurs intimes, profonds, qu'il faut avoir goûtés pour les comprendre.

“Chaque découverte, chaque procédé nouveau qui répond à l'attente du cultivateur est pour lui une conquête réelle, féconde en jouissances d'abord, parce qu'elle a été laborieusement achetée, ensuite parce que produire est le plaisir le plus vrai que Dieu, dans sa sagesse infinie, nous ait accordé.”

J'ai insisté, mes chers amis, sur cette longue conversation avec mon hôte, parce qu'elle décida de mon avenir. Quand le digne agriculteur eut fermé la porte de la chambre où il m'avait conduit, tout en me déshabillant je repassai dans mon esprit ce que je venais d'entendre. Plus je réfléchissais, plus je reconnaissais la justesse des observations et la sagesse des conseils de l'homme que la Providence semblait avoir expressément placé sur mon chemin. Malgré les fatigues de la journée, je ne m'endormis que lorsque le ciel blanchissait déjà.

Le lendemain, mes premières paroles, en rencontrant mon hôte, furent celles-ci :

“Vous m'avez rendu agriculteur dans l'âme, mais j'en sais moins que ce petit garçon qui passe là-bas. Laissez-vous cette ouvrage imparfait ? m'aurez-vous fait entrevoir la terre promise, et me refuserez-vous les moyens d'y entrer ? Si vous y consentez, je m'installe ici jusqu'à ce que vous me disiez : Allez faire valoir vos terres, vous en savez assez pour commencer.”

Le brave Allemand accueillit ma proposition avec joie.

“Vous êtes une trop belle conquête pour que je n'en sois pas fier, me dit-il. Il vous suffira de travailler (il appuya sur ce mot), il vous suffira de travailler une année avec nous pour voler de vos propres ailes.”

Bref, je passai à O*** quinze mois, pendant lesquels je pris une part active à tous les travaux de la ferme...

“Et pendant lesquels, ajouta Mme. de Morsy, qui n'était autre que la bonne Brigitte, que M. de Morcy avait épousée et ramenée en France, nous admirâmes tous votre inconcevable aptitude... Mon mari, Messieurs, voulut non-seulement apprendre à diriger, à commander le nombreux personnel de la ferme de mon père, mais à conduire un chariot, à botteler le foin, à dresser une meule, à semer, à labourer ; il s'occupa même des menus détails de la basse-cour, de la fabrication du beurre et des fromages. Tout cela n'était qu'un jeu pour lui, au point qu'il osa, dans un concours public de charrues, prendre part à la lutte, et qu'il réussit à s'en tirer avec honneur.

La ferme des Landes, où j'ai le plaisir de vous recevoir aujourd'hui, appartient depuis longtemps à ma famille. Dès que j'eus pris la résolution

de me livrer exclusivement à l'agriculture, j'écrivis à Paris à mon homme d'affaires de s'occuper de la résiliation de cinq à six baux, en offrant aux fermiers des indemnités raisonnables ; et, comme je vous l'ai dit, au bout de quinze mois je quittai mon hôte devenu mon beau-père, et vins m'installer ici.

Je crois pouvoir avancer sans vanité que la terre des Landes a bien changé d'aspect depuis mon arrivée. Il y a quinze ans de cela, quand je commençai à la faire valoir, elle méritait parfaitement son nom très-peu flatteur. La propriété se composait en grande partie de vastes bruyères, où quelques misérables troupeaux trouvaient à peine de quoi vivre : de champs où végétaient tristement des blés qui épiaient à 20 pouces de terre : de pièces de seigle et d'orge dans lesquelles, au mois de juin, on aurait facilement tiré un lièvre à soixante pas ; d'étangs qui débordaient en janvier et tarissaient en août. En un mot, sauf les bois et quelques hectares de terres situées autour de cette maison, on se serait cru, en traversant ma propriété, au fond de la malheureuse Sologne.

Si en commençant j'avais voulu étendre mes améliorations sur tous les points de mon exploitation, je crois que j'aurais échoué ; mais j'agis comme un conquérant en pays ennemi. Je débutai par me faire une bonne position autour de ma maison, c'est-à-dire par mettre dans le meilleur état possible les terres qui la joignait ; ensuite j'agrandis peu à peu le cercle de mes opérations. Tous les ans, selon mes ressources en fumiers, en engrais artificiels, en attelages, j'attaquais vigoureusement cinq, dix, quinze, vingt arpents de terrain ; comme je n'éparpillais point mes forces, comme je les concentrais au contraire sur un espace restreint comparativement à mes moyens d'action, je réussissais presque toujours. Il est vrai qu'une fois un champ entrepris je ne reculais devant aucune difficulté, devant aucun sacrifice : défoncements, écobuage, [bruler le dessus des terres fortes] marnage, fossés d'écoulement pour les eaux, puisards [puits faits pour faciliter l'écoulement des eaux.] j'appelais à mon aide tout l'arsenal de la stratégie agricole. N'allez pas cependant vous imaginer, mes jeunes amis, qu'avant de déclarer la guerre à un champ je ne fisse pas mes calculs pour savoir si ma victoire ne me coûterait pas un peu cher ; car, si, pour améliorer un mauvais sol, vous dépensez plus que ne vaut une pareille étendue de bonne terre, vous comprenez qu'il y aurait folie à tenter l'expérience.

Maintenant que vous vous êtes bien reposés si vous voulez venir avec moi visiter la ferme et les environs, je suis, comme je vous l'ai dit, tout à votre disposition. Nous commencerons

par les étables, les machines et les instruments aratoires.

—En ce cas, dit Mme. de Morsy, comme ces choses-là n'ont pas encore un grand attrait pour Léonie, nous irons vous retrouver ou vous attendre à la laiterie.”

Bons Conseils.

Nous reproduisons de la *Voix du Golfe* les excellents avis qui suivent avec d'autant plus de plaisir qu'il nous semble que la plupart de nos journaliers français s'occupent trop peu d'agriculture. Ne pourraient-ils pas imiter avec avantage nos principaux confrères anglais qui chaque semaine reproduisent de longs extraits sur l'agriculture et l'horticulture ?

POUR SAUVER DE L'ARGENT.

Le cultivateur doit souscrire à de bons journaux et payer son abonnement.

Bien tenir les comptes des transactions pécuniaires qu'il fait à l'occasion de sa culture.

Ne pas laisser traîner de côté et d'autre les instruments aratoires exposés à la pluie, à la neige, à la chaleur.

Réparer les outils et les bâtisses en temps convenable et ne pas s'exposer, faute de soin, à des dépenses de temps et d'argent trois fois plus considérables dans la suite.

Employer judicieusement son argent.

Veiller à ce que les clôtures soient en bon état, afin que les bestiaux ne soient pas trouvés à chaque instant, dans les prairies, les champs semés ou les guérets.

Faire des plantations d'arbres fruitiers, en prendre soin, et par là s'assurer des fruits en abondance.

Pratiquer l'économie en donnant un bon abri aux animaux durant l'hiver, une nourriture saine, d'où l'on a enlevé avec soin tout ce qui est à moitié pourri, moisi et malsain.

Ne pas élever des régiments de chats et de chiens autour de leurs édifices, bien assurés qu'ils dévorent plus de choses utiles dans un mois qu'ils ne valent en toute leur vie.

Lire les avertissements, connaître ce qui se passe dans le monde et apprendre ainsi mille secrets pour économiser son argent.

Ce qu'un Cultivateur doit savoir.

Comme l'homme d'affaires, le cultivateur doit savoir ce qu'il fait ; il doit en quelque sorte savoir d'avance ce qu'il est pour faire, et la manière dont il le fera.

Il doit connaître le sol de sa propriété, et non seulement le dessus du sol, mais encore le sous sol.

Il doit connaître quelle espèce de grain convient à chaque espèce de sol.

Il doit savoir quand il convient de travailler sur telle ou telle autre pièce de terre.

Il doit savoir qu'il y a des grains qui ont besoin d'être semés de bonne heure, et quels sont ces grains.

Il doit savoir comment semer ces grains et les récolter.

Il doit savoir qu'il est avantageux de se servir de machines.

Il doit avoir des notions sur les animaux, les fumiers, la culture des arbres fruitiers.

NÉCESSITÉ ET PROFIT DU BÉTAIL.

Par le père Grognon.

Une bonne vache, et, il ne faut avoir que de bonnes vaches, donne au moins en moyenne huit pintes de lait par jour, qui, à 3 sous l'un, forment un total de un schelling; or la nourriture d'une vache s'élève rarement à ce chiffre. Ajoutons encore que cette vache produit tous les ans un veau et au besoin donne pendant l'année une certaine dose de travail qui équivaut largement aux sommes dépensées et représentées par les soins, le loyer, pour couvrir l'intérêt du prix d'achat, etc., etc. L'engrais ne coûtera donc rien.

Le bœuf doit travailler au moins pendant 250 jours de l'année, en évaluant son travail à un écu par jour, on obtient à la fin de la saison un chiffre de \$125; portons même, si on le veut, ce travail à \$100, le prix de la nourriture n'atteindra jamais ce chiffre, et le fumier sera encore obtenu gratuitement.

Pierre se trouve dans des conditions convenables pour élever de jeunes bêtes: eh bien! il se livre à cette industrie avec plus ou moins de profit, suivant qu'il donne la préférence à telle ou telle race, qu'il entoure les élèves de soins intelligents et rationnels, qu'il ne néglige rien enfin pour atteindre le but. A l'âge de deux ans, de trois ans, ou plus tôt, il doit retirer de ses élèves une somme plus considérable que celle qui a été dépensée, et le fumier doit encore avoir été obtenu sans aucun prix de revient.

Il est bien entendu que celui qui ne veut rien apprendre, qui reste par conséquent enveloppé dans les langes de la routine, et qui ne se rend compte de rien, qui prend le premier animal venu, qui le soigne mal, qui n'en tire pas tout le parti dont il est susceptible, doit nécessairement faire une mauvaise opération et perdre de l'argent; mais ces résultats se produisent dans toutes les professions possibles lorsqu'elles ne sont pas exercées d'une façon convenable: dans tous les actes de la vie il est nécessaire, pour réussir, de déployer un savoir-faire

dirigé par l'intelligence et l'instruction.

Cessons donc de maintenir ces vieilles doctrines dans l'esprit de l'habitant des campagnes, et proclamons au contraire bien haut le principe de l'utilité et de l'indispensabilité du bétail dans la ferme, puisque ce bétail doit fournir de la viande, du lait, du travail, une foule d'autres produits, et des fumiers gratuitement.

(Pour la Semaine Agricole.)

L'Agriculture dans la paroisse St. Clet.

Notre paroisse, la plus jeune et la plus petite du Comté, n'a pas été et n'est pas encore la moins renommée pour la fertilité.

Ses terres, de soixante arpents en superficie, depuis leur défrichement commencé, il y a une quarantaine d'années et terminé trop promptement, il y a une quinzaine d'années, ont toujours joui d'une réputation enviable; elles menacent aujourd'hui de donner des symptômes d'infidélité.

Plusieurs bons habitants se reposant sur la fécondité du sol qui semblait, ou mieux, promettait ne jamais tromper leurs espérances ont à peine songé à modifier leur système de culture descendant en ligne directe de Dame Routine mère de l'Infériorité en agriculture comme en toute autre chose.

TRAVAUX D'AUTOMNE.

L'automne arrivée, nos cultivateurs font autant de guéret que possible, creusent leurs fossés, font leurs rigoles tout en pestant contre le mauvais état des cours d'eau qui sont nombreux, vu la difficulté d'égoutter notre terrain qui est extrêmement plat et bien peu incliné vers le St. Laurent, et arrêté par la saison rigoureuse ils suspendent leurs travaux pour les recommencer le printemps suivant avec la même activité. Aussitôt la terre propice ou plutôt dès qu'ils la croient telle, ils répandent à pleine main le blé, l'orge, l'avoine et les pois qu'ils se hâtent de recouvrir en se félicitant intérieurement du choix de la semence accordée à chacune des pièces ensemencées.

DIVISION DES TERRES, MAUVAIS PATURAGES, MANQUE D'ENGRAIS.

Les terres sont divisées en deux dans le sens de leur longueur et les travers qui sont insuffisants se renouvellent avec la plus grande difficulté, vu le prix élevé, l'éloignement et le manque du bois convenable.

Il arrive souvent que les deux-tiers d'une terre soient ensemencés et que le restant, n'offrant qu'un pâturage limité et fréquemment peu riche en herbes fourragères, pour la bonne, simple et unique raison qu'on laisse à la Providence le soin d'en faire le semis

ou de corriger celui qu'on a mal fait, enlève toute chance à l'élevage du bétail et prive ainsi le fonds des fumiers qu'il demande depuis bien des années déjà. Et chose singulière, incroyable même il y a des gens, ils ne constituent pas la majorité, heureusement, qui, tout encroutés de routine, de préjugés et de quelque chose de pire ne font aucun cas de cet agent de fertilisation et qui même, oserai-je le dire, le vendent pour une bagatelle!!!

J'ai pu voir de mes yeux, il y a une couple d'années avec la plus grande indignation, un agriculteur distingué, un Mr. Park, de Rigaud, venir enlever du fumier pendant plusieurs jours dans un de nos plus beaux rangs! *Nil est mirandum.*

Je dois dire à l'encontre qu'il y en a d'autres, au contraire, qui comprennent la valeur des engrais, qui ne négligent rien pour s'en procurer, et les multiplient même en les mêlant à la terre des fossés, à la cendre, etc., etc., et les distribuent avec discernement sur leurs terres; ceux là n'ont jamais lieu de s'en repentir, ils sont amplement rétribués de leur travaux et de leurs peines, et ont souvent l'honneur d'être recompensés à nos exhibitions annuelles.

AMÉLIORATION DES TERRES, PRAIRIES, ROTATION.

Voici le moment, arrivé où la terre forte et la terre grise qui dominent dans notre canton, fatiguées du mode de culture auquel on les a soumises sans ménagement vont refuser leurs trésors aux habitants qui ont cru et qui croient encore qu'elles ne sont propres qu'à pousser le blé, l'orge, l'avoine et les pois, tous les ans ou tous les deux ans, sans y manquer.

Cette année il m'a été permis de voir des marques non équivoques d'épuisement par les céréales sur certaines terres des plus renommées et composées uniquement de terre grise, par l'infériorité de la végétation; et tout propice qu'il ait été à la végétation en général, l'été n'a pu suffisamment aider certaines terres à dérober des symptômes d'épuisement à l'œil observateur. Bientôt les gens à prévention contre les livres et les personnes qui les lisent et qui peuvent leur être utiles par leurs conseils, seront obligés de donner du repos à leurs terres rebelles, par les prairies qu'on néglige et par la culture des plantes sarclées qu'on n'admet aujourd'hui que dans les jardins; ils permettront ainsi l'entrée au système de rotation, sauvegarde de la prospérité de tout cultivateur sensé.

ELEVAGE DU BÉTAIL, PLANTES FOURRAGÈRES, PLANTES SARCLÉES.

Comme il a été donné à entendre plus haut l'élevage du bétail n'est pas des plus florissants; il y a de bonnes

exceptions, mais la généralité des propriétaires n'offrent que des troupeaux composés de sujets de taille moyenne ou médiocre et de race dégénérée, dont on pourrait facilement augmenter le nombre en donnant plus d'attention aux plantes fourragères et aux plantes sarclées. Il est bien vrai que la Société d'Agriculture du Comté a distribué de la graine de trèfle pendant plusieurs années à ses membres ; mais ceux-ci ne sont pas assez nombreux et encore assez familiers (pourquoi ? —) avec cette culture pour opérer une modification encore à désirer.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

Notre canton, eu égard à sa population est celui qui a donné et donne encore le plus de membres à la Société d'Agriculture, aujourd'hui stagnante, malgré la bonne volonté et les efforts d'un certain nombre de ses officiers et de ses membres ; je suis forcé de faire une restriction et de dire qu'un de ses officiers proposa gravement un jour de supprimer les prix accordés aux plantes textiles et qu'un turbulent directeur, ces dernières années, recevant la *Revue Agricole* franco, ne daigna jamais la lire ni la faire lire, mais préféra tout simplement la vendre moyennant un écu par an.

J'ai dit que notre Société était stagnante : oui, il est pénible de le constater ; mais le fait est là, et il n'y a pas moyen de se dissimuler que ce fait éminemment regrettable sous tous les rapports est dû à l'apatie générale.

Avec tous les efforts et la meilleure volonté du monde la majorité de ses membres voient avec peine que des personnes capables de donner l'élan par leur position et leurs ressources pécuniaires demeurent sous les serres de l'égoïsme et ne se faisant aucun scrupule de discréditer une Société qu'ils ne connaissent pas et de paralyser ses efforts pour le bien commun.

CHEVAL "CLYDE".

Un "Clyde" a été acheté il y a quelques années, aux frais de la Société pour améliorer, bien entendu, la race chevaline qui dégénère, diminue de jour en jour par le commerce qui nous enlève nos meilleurs sujets pour les Etats-Unis. Et chose insupportable, la mauvaise foi et l'interêt de quelques têtes croches se sont ligüés pour discréditer cette importante acquisition de la Société qui a affecté sensiblement ses revenus et diminué ses prix annuels.

Cependant notre localité compte plusieurs beaux élèves sur lesquels leurs propriétaires fondent de légitimes espérances, et ces espérances seraient encore bien mieux fondées si les femelles offraient la taille et les proportions convenables ; car il faut des proportions partout, et tout le monde comprendra facilement qu'une souris ne pourra jamais donner le

jour à un éléphant, c'est évident, c'est clair comme le nez dans le visage de nos grognards.

Notre "Clyde" doué d'une bonne santé et offrant toutes les garanties pour la charge, paraît trop lourd au grand nombre qui a mal accueilli cependant une souscription volontaire pour un "Percheron."

La liste a parcouru le Comté ornée des souscriptions des officiers et des membres présents à la dernière assemblée de l'année 1868. Si le Gouvernement dans un moment de libéralité nous envoyait tout-à-coup un Percheron réunissant à la fois la force et l'élégance, je pense qu'il y aurait encore des langues assez mal pendues qui ne manqueraient pas de tenter un parallèle en faveur de leurs chevaux n'appartenant à aucune race. Sous ces circonstances, je suis heureux que notre localité n'ait pas partagée purement et simplement les préjugés qui dominent dans le Comté contre notre "Clyde."

INSTRUMENTS ARATOIRES PERFECTIONNÉS.

Si le système de culture suivi ici laisse beaucoup, à désirer je vois avec plaisir qu'il se manifeste une tendance à soulager les bras par les machines. Le rateau, le petit rateau, bon pour des enfants s'excuse de ne pouvoir faire la besogne du grand rateau tiré par un cheval ; et les faucilles, les faux prennent la fuite à la vue des faucheuses, des moissonneuses au grand étonnement des gens qui, bien assis sur leurs machines, évitent sueurs et fatigues, gagnent temps et argent et sauvent plus aisément, plus facilement et bien plus promptement leurs récoltes, tout en se félicitant de ne point souffrir autant qu'un grand nombre d'autres du manque de bras, au service de l'étranger.

CULTURE DU LIN, INDUSTRIE DOMESTIQUE.

S'il y a dans notre campagne une heureuse disposition à jeter un regard favorable sur la puissance magique de la mécanique au profit des muscles et de la poitrine, je regrette sincèrement que nos bonnes mères de famille n'invitent pas, ou mieux, ne poussent pas leur mari à cultiver le lin pour subvenir aux besoins de la lingerie nécessaire et indispensable à l'usage domestique ; elles épargneraient par ce moyen de jolies sommes qu'elles ne manqueraient pas d'utiliser avantageusement. La culture de cette plante textile ainsi que celle du chanvre qu'on ne connaît nullement, contribuerait à secouer le joug de l'exploitation britannique que nous avons alimentée de nos sueurs et de notre or depuis un siècle et plus.

Quant à la laine il y a encore beaucoup à désirer pour la fabrication de nos draps qui semble cependant

s'améliorer ; depuis l'introduction des teintures, les goûts se modifient, et les étoffes et flanelles portent des teintures de la réaction qui s'opère en faveur de cette industrie au sein des familles et nos jeunes filles rubicondes sous leur habillement de flanelle aux couleurs réglées et à coupe élégante ne manquent pas de faire palpiter le cœur bouillant de nos jeunes garçons protégés contre les rigueurs du froid par une étoffe qui ne veut plus reconnaître pour sœur l'ancienne étoffe grise sombre et grossière.

Il y a de plus quelques industrielles qui confectionnent des voiles *nua-ges*, des bonnets de laine teinte très élégants, des cravates, des mitaines et des gants, mais je n'ai pas encore vu de *ceinture en laine* pour les hommes depuis l'abandon des ceintures fléchées de l'Assomption qui me rappellent, hélas, des années qui s'enfuient trop vite ; est-ce que les femmes industrielles de cet endroit renommé ne pourraient pas encore nous faire adopter un genre de ceinture propre au goût du jour ? Il me semble que la chose est possible, très possible. A vous, mes dames, si vous tenez à votre renommée pour les ceintures comme pour toutes les belles choses que vous savez si bien faire.

Les *Chapeaux de paille* sont améliorés depuis quelques années, mais il y en a encore d'affreux.

L'industrie domestique ne se porte pas encore sur la *fabrication du fromage*, ce qui est regrettable ; en revanche le beurre est excellent.

J'oubliais de faire remarquer que la *culture du tabac* ne répond pas à la consommation qui s'en fait et qu'elle ferait le désespoir de mon excellent confrère de St. Jacques de l'Achigan qui réussit trop bien, hélas ! dans la culture de cette solanée véreuse [plante vénéneuse, malfaisante] qui conspire sans cesse contre l'humanité abandonnée à son joug.

Il y a quelques *bons vergers* dont les profits n'excitent aucune attention.

Enfin avec le désir de louer et de critiquer je m'arrête tout court à la vigne en félicitant nos bons habitants de leur sobriété mais en les invitant à embrasser une industrie qui leur procurerait sans peine et à bon marché une boisson agréable et souverainement salutaire vers le déclin de leur vie.

St. Clet, 4 Décembre, 1869.

DR. LÉONARD AGE. FORTIER.

Clubs agricoles.

VALEUR DU SEL.

Le congrès agricole de Nancy s'est longuement occupé de la question du sel ; les opinions les plus diverses ont été émises à ce sujet, et nous continuons à les enrégistrer.

M. Barral pense que le sel peut ren-

dre de grands services lorsque les pluies contrarient la fenaison ; le sel est d'ailleurs d'une grande utilité pour le bétail et les fumiers ; il donne aux fourrages des qualités très-favorables à la bonne alimentation. Son mélange avec le fumier empêche que la décomposition de ce dernier soit aussi prompte. Aussi les Suisses mêlent-ils du sel au purin. De cette façon, la déperdition des matières azotées est moins forte.

M. Limbourg s'occupe d'expériences faites dans les Provinces Rhénanes. Le sel stimule l'appétit des animaux tout aussi bien que celui des hommes, cependant il ne faudrait pas en abuser, et la quantité doit varier suivant les individus ; c'est pour cela que certains cultivateurs mettent des pierres de sel à la portée de leurs bêtes. On répand aussi le sel sur le fumier et sur les prairies arides.

M. Pasquay de Wasselonne apprend à l'assemblée qu'il fait usage du sel avec profit pour cultiver le tabac en Alsace ; il distribue aussi avec avantage du sel aux animaux, mais il voit des inconvénients à ce que l'on laisse des pierres de sel à la disposition du bétail, crainte d'abus. Mélangé avec le fumier, le sel donne de bons résultats ; il en est de même lorsqu'on le répand sur les prairies arides.

VALEUR DE L'EAU DE TABAC.

La discussion s'engage à propos de l'eau de tabac.

M. Gutton, directeur des tabacs à Nancy, constate que l'eau de tabac est réellement utile pour chasser ou détruire les insectes parasites ; elle sert aussi pour guérir la gale des moutons et pour combattre les puces.

UTILISATION DES EAUX D'ÉGOUTS.

L'ordre du jour appelle la question de l'utilisation des eaux d'égout.

M. Morey, architecte, a présenté en 1855 à l'administration municipale de Nancy un projet d'utilisation des eaux d'égout de cette ville. L'exécution de ce projet aurait présenté de grands avantages, l'assainissement de la ville, la désinfection de la Meurthe, l'irrigation de 30,000 arpents, et par conséquent la transformation de terres stériles en terres fertiles. Ce projet a été laissé de côté. Les conseils municipaux ne sont pas toujours composés d'hommes comprenant bien les intérêts de l'agriculture, et par conséquent ceux du pays.

M. Ronna attache une grande importance aux eaux d'égout, surtout en présence de l'épuisement prochain des couches de guano et du prix élevé des substances fertilisantes. La fabrication des poudrettes ne résout pas le problème, car avec des matières possédant une richesse fertilisante de 10 à 15 pour 100, on obtient des

produits donnant tout au plus 3 à 4 pour 100.

L'arrosage direct constitue, suivant M. Ronna, le meilleur moyen de tirer partie des eaux d'égout. Les divers systèmes de filtration n'ont donné que des résidus de médiocre richesse ; cette méthode a été d'ailleurs complètement abandonnée en Angleterre. Le système d'épuration chimique n'a pas mieux réussi. L'épuration est incomplète, et l'opération devient onéreuse. L'irrigation produit, au contraire, des effets merveilleux à Milan, à Edimbourg, à Novare, à Lausanne, à Aix, à Montpellier, à Chambéry, etc. Ces irrigations n'engendrent pas de fièvres et ne font pas de mauvais fourrages, comme on l'a prétendu.

La terre couverte de végétation possède une très-grande puissance d'absorption ; les foin provenant de ces irrigations sont excellents. Les eaux des égouts de Paris employées à l'irrigation ont déjà fait merveille pour les cultures maraîchères dans la plaine de Gennevilliers. En Angleterre, on veut appliquer aux cultures ordinaires les eaux des égouts de Londres. L'irrigation pratiquée à Croydon, Carlisle, Rugby, Worthing, etc., est sans contredit la solution du problème. Dans la Grande-Bretagne, on a fait une loi qui défend aux villes de conduire les eaux d'égout dans les rivières, lorsque les habitants se plaignent ; il a bien fallu alors employer d'autres moyens.

Pourquoi ne ferait-on pas en France (et en Canada) une loi semblable, qui serait en définitive une loi d'équité, de justice et de salubrité, une loi qui favoriserait largement la production du sol.

M. Ronna formule les conclusions suivantes, qui sont adoptées par les membres du congrès :

" 1^o Que les conseils municipaux encouragent les entreprises destinées à porter à la disposition de l'agriculture les eaux des égouts, et à exécuter les travaux nécessaires à l'élévation, la conduite et la distribution de ces eaux hors de leur enceinte ;

" 2^o Que les agriculteurs aux environs des villes soumissionnent isolément la cession, à titre d'essai, des eaux d'égout, en se formant en syndicat pour les utiliser au colmatage (exhaussement du sol) à l'arrosage et à la fumure des terres arables et des prairies. "

SUCRE DE BETTERAVES.

Dans sa quatrième séance, le congrès s'est occupé de l'industrie sucrière.

M. Jacotin de Réthel fait l'histoire de la culture de la betterave en France, et il énumère les richesses que cette plante a apportées dans les Départements du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne, des Ardennes De

nouvelles usines sont créées tous les ans, et c'est un moyen d'affaiblir la crise provenant du bas prix des blés et des laïffes.

STATIONS AGRONOMIQUES.

L'ordre du jour appelle la question des stations agronomiques. MM. le baron Moreau, Adam Muller, de Roth, donnent des détails fort intéressants sur la façon dont les choses se passent en Allemagne.

En Bavière, une société fondée il y a six ans a pris une ferme, y a fondé un laboratoire à la tête duquel elle a placé un chimiste. L'œuvre a grandi, et des recherches de chimie agricole ont été commencées dans un laboratoire à Munich ; l'application est faite ensuite dans une école centrale et dans six fermes-écoles. L'Etat prend à sa charge une partie des frais, mais n'intervient en aucune façon dans la conduite de ces établissements, dirigés par un comité, sous la direction honorifique du savant baron de Liebig.

Une station a été fondée dans la Prusse Rhénane par l'association agricole ; cette station rend de grands services, même aux petits cultivateurs, et, pour lui venir en aide, le Gouvernement a créé à Bonn un important établissement qui a coûté \$500,000.

Chacun des délégués allemands exprime le désir qu'il s'établisse des liens de solidarité scientifique entre les stations allemandes et les stations françaises.

Ces vœux sont très-favorablement accueillis par l'assemblée.

STATIONS FORESTIÈRES.

M. Mathieu, professeur à l'école forestière de Nancy, s'occupe des stations forestières et météorologiques ; il résume les travaux commencés en 1866 propres à déterminer par voie expérimentale l'action, jusqu'alors mal définie, des forêts sur les conditions climatiques d'une contrée.

A. DE LAVALETTE.

Revue d'Economie Rurale.

Visite d'une ferme-modèle.

PAR NOTRE CORRESPONDANT SPÉCIAL.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous rapportais dans ma dernière lettre le revenu extraordinaire d'un petit

CHAMP DE BETTERAVES.

En effet 4000 minots sur 4½ arpents paraît merveilleux si on se rappelle que la dernière saison a été très-défavorable à la réussite des légumes. Trop d'humidité, point de chaleurs ; et cependant, le cultivateur intelligent qui connaît bien son métier, qui a les capitaux nécessaires pour faire les amendements indispensables au succès complet, ne souffre pas trop ; il

profite même, puisqu'il obtient, pour le surplus des produits nécessaires à l'alimentation de son bétail, un prix d'autant plus élevé que ces produits sont plus rares.

Ce succès suffirait à lui seul pour établir l'avantage du

DRAINAGE ;

cependant je vous en ferai voir encore les effets magiques sur le reste des produits de cette ferme. Quand verrons-nous donc cette

QUESTION DU DRAINAGE

agitée comme son importance le mérite ? Quand ferons-nous ce qui a été fait en Europe, et notamment en Angleterre, où, par l'intervention du Gouvernement, au moyen d'un

EMPRUNT NATIONAL,

presque toutes les terres de quelque importance ont été drainées !

Nos cultivateurs qui, en général, peuvent à peine réunir les deux bouts ensemble, ne pensent jamais drainer, et seront, d'ailleurs, dans l'impossibilité de le faire jusqu'à ce que nous obtenions pour ce pays un capital considérable qui leur serait prêté [moyennant hypothèque de 1re. classe] pour les grandes améliorations agricoles. Voilà une œuvre patriotique qui serait grosse de résultats avantageux ; qui, conduite d'une manière consciencieuse et prudente, changerait la face de notre agriculture, triplerait nos produits, conséquemment, augmenterait dans la même proportion la valeur de nos terres et assurerait la nourriture et l'occupation d'une population agricole trois fois plus nombreuse !

NOTRE LÉGISLATURE PROVINCIALE

a déjà donné des preuves non équivoques de l'intérêt qu'elle prend aux progrès du pays, surtout à l'avancement de l'agriculture et de la colonisation, questions trop longtemps négligées et cependant de première importance ; me sera-t-il permis de lui suggérer la discussion de cette question d'un emprunt national pour les grandes améliorations agricoles : drainage, chemins macadamisés, introduction de machines aratoires perfectionnées, etc. ?

Mais, Mr. le Rédacteur, je vous entends me rappeler le proverbe très juste : "chacun son métier les vaches sont bien gardées." Je reviens donc à nos moutons, ou plutôt aux légumes sur la ferme Logan.

PATATES GARNET CHILI ET GOODRICH.

Vous parliez il y a quelques semaines de la meilleure culture pour la pomme de terre, et des variétés Garnet Chili et Goodrich dont nous vous devons, paraît-il, l'introduction dans ce pays. Vous pouvez vous en glorifier puisque partout on se plaît à en reconnaître les mérites. Mr. Irving semblait

prendre plaisir à me montrer ses immenses

CAVES POUR LÉGUMES,

contenant à peu près 4000 minots tant de "Garnets," que de "Harrison," "Gleason" et "Early Goodrich" dont vous lui auriez fourni la semence il y a quelques années.

Ces caves méritent une attention spéciale pour ceux qui font des légumes sur une grande échelle. ;—les plus grandes choses semblent se faire aujourd'hui sur cet utile mais dangereux instrument. Je recommande donc une visite spéciale aux grands exploitateurs et à tous ceux qui veulent voir une culture bien faite. Je dirai de plus que les voitures y circulent librement, que les légumes sont séparés dans des compartiments d'à peu près 10 pieds carrés et 3 pieds de hauteur autour desquels l'air circule librement au moyen d'une double division laissant un espace libre de 2 à 3 pouces autour de chaque carré qui peut contenir 250 minots. La ventilation est parfaite, mais en même temps les plus grandes précautions sont prises pour empêcher la gelée de pénétrer. Il est bon de remarquer que les légumes se conservent d'autant mieux que la température ne s'élève qu'au degré nécessaire pour empêcher la gelée et que la ventilation suffise pour chasser l'humidité.

Mais voici qu'avec mes digressions j'ai rempli l'espace que vous voulez bien me donner dans votre journal. Je remets donc à ma prochaine correspondance la question de la culture des patates telle que comprise par un des cultivateurs qui en obtient peut-être les plus grands succès dans cette Province.

(Pour la Semaine Agricole.)

Amélioration des chemins.

Monsieur l'Editeur,

Depuis que la question des chemins macadamisés s'agit dans la presse, j'ai examiné avec un intérêt tout spécial les réflexions émises de part et d'autre par les journaux qui en ont fait étude. Les remarques publiées il y a quelques temps dans votre journal sur ce sujet, m'ont particulièrement frappées par leur justesse et leur sens pratique. Comme partisan des grandes améliorations et des mesures qui tendent au bien-être général comme à celui des individus, j'aimerais que ces idées pénétrassent dans le cœur de notre population, au sein de nos campagnes canadiennes. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi. Malgré les encouragements donnés à la classe agricole pour l'établissement de bonnes voies de communication, on s'est laissé entraîner par les préjugés et la routine.

Les lois nombreuses établies pour l'avancement des municipalités sont devenues après

quelques jours d'existence lettre-morte entre les mains de ceux-là même qui avaient pour mission de les faire fonctionner. Voilà ce qu'on a vu assez souvent. Peut-on en faire un reproche à la Législature ? Non ; car les divers systèmes qu'elle a essayés doivent leur insuccès plutôt à la mauvaise volonté et à l'apathie des populations qu'à leur mode défectueux.

Maintenant la loi municipale telle que projetée sera-t-elle plus efficace ? J'ose l'espérer. Dans tous les cas, il est grandement temps qu'on adopte des mesures décisives, sinon rigoureuses. Pour ma part quand je jette les yeux sur nos campagnes, je m'étonne toujours de voir qu'on soit si insouciant de ses intérêts, au point qu'on cherche à mettre des entraves continuelles à l'œuvre du législateur. Peut-on signaler beaucoup de changements dans les mœurs et les habitudes de nos cultivateurs, d'améliorations locales importantes sous les différents régimes par lesquels ont passé certaines municipalités en particulier ? Ils sont rares et fournissent une mince proportion dans le mouvement général. Voyez les paroisses du côté sud du fleuve St. Laurent, depuis Longueuil jusqu'à Sorel, par exemple. Elles occupent des sites charmants, et cependant elles sont dans une position intérieure à d'autres moins privilégiées de la nature, sous le rapport de leurs chemins. C'est déplorable ; car tandis que les cultivateurs des campagnes éloignées, favorisés par les bonnes routes parviennent facilement sur les marchés de Montréal, ceux des paroisses environnantes, comme Boucherville, Varennes, sont forcés par la difficulté des communications de rester chez eux, sans pouvoir écouler leurs produits. Et pourtant ces derniers auraient-ils droit de se plaindre de cet ordre de choses. Je répondrai : ce sont eux qui l'ont voulu. En effet les chemins macadamisés furent imposés à plusieurs paroisses, il y a quelques années.

Les habitants du chemin de Chambly, de la Pointe aux Trembles et autres lieux se soumièrent à cette mesure avec une grande répugnance. D'autres municipalités refusèrent les avantages qu'on leur offrait. Aujourd'hui les campagnes du côté Nord qui avoisinent la ville de Montréal se réjouissent de voir qu'on ait cherché à vaincre leur obstination, tandis que les riverains du sud sont encore à déplorer leur erreur.

Mais déjà on a senti dans ces dernières places le besoin de remédier à la situation présente. L'amélioration des grandes voies par le macadamisage y est depuis longtemps une question fortement agitée.

Toutefois, au point de vue des besoins généraux de notre pays, ne serait-il pas convenable pour répondre ce mouvement d'adopter une mesure coercitive forçant les municipalités dans toutes les parties de la Province à agir et à pourvoir par le moyen de contributions prélevées sur les contribuables à la confection de routes macadamisées et à l'entretien de ces routes pendant l'hiver ?

On nous dit que le Gouvernement est à prendre des mesures pour assurer la prompté exécution de tels travaux ; le système projeté consisterait, paraît-il, à octroyer aux municipi-

palités des secours en argent affectés d'une manière toute spéciale au macadamisage des chemins. C'est là un acte louable sans doute et qui démontre une fois de plus que notre Législature prend à cœur nos intérêts.

Mais, sans vouloir calculer d'avance sur le plus ou moins d'influence et de succès que devront avoir ces mesures, puisque tout peut dépendre du mode de leur application, j'incline à croire qu'elles ne pourront pas offrir un intérêt assez puissant pour engager les cultivateurs de nos campagnes à réaliser cette entreprise dans un temps rapproché. J'aimerais qu'il en fut autrement ; malheureusement l'expérience du passé est là pour nous avertir qu'il ne faut pas trop compter avec les municipalités, même quand on leur offre de grands avantages. De plus il serait imprudent de croire que cette manifestation qui vient de se produire au sein de quelques paroisses soit l'expression d'un sentiment général. On sent bien partout, il est vrai, le besoin de bonnes voies de communication, mais on ne veut pas faire les sacrifices pour les obtenir. Si, comme on l'affirme, le Gouvernement s'engage à venir en aide aux municipalités en souscrivant des fonds, bon nombre d'habitants diront peut-être : " c'est bien, le Gouvernement est riche, il peut bien faire l'ouvrage seul. " C'est ainsi que notre peuple canadien laissera aller les choses croyant qu'il vaut mieux pour lui de conserver ses écus et de s'en remettre pour le reste à cette bonne Providence qui prend soin des petits oiseaux du ciel !

Pendant ce temps-là les lois municipales passeront par volumes sans pouvoir changer les idées de notre population. Sera-ce par défaut de caractère ou d'intelligence de la part de cette dernière ? Je ne le pense pas. Ce sera plutôt par indifférence.

Donc ce qu'il y aurait à craindre pour la mesure en contemplation, c'est qu'elle ne vienne se heurter comme tant d'autres contre l'insouciance de nos compatriotes et qu'en conséquence elle ne puisse répondre à ce besoin général qu'elle cherche à rencontrer par la création de chemins macadamisés.

Que faudrait-il dans le cas actuel ? En posant cette demande, je ne prétends pas m'élever au-dessus du corps savant assemblé en ce moment à Québec et chargé de résoudre cette importante question ; je veux seulement suggérer une idée, poser un principe.

D'abord sachons le bien : il s'agit ici d'une question vitale, qui renferme le secret de notre avenir et de notre prospérité nationale. On ne vient pas dans ce système discuter les intérêts de telle ou telle localité en particulier ; mais on demande que notre Province soit pourvue dans tout son parcours de routes bien conditionnées pour le transport et l'écoulement de nos produits de toutes sortes. Eh bien, jusqu'ici aucune loi n'a pu réaliser cette vaste entreprise. Où faut-il donc la chercher ? J'ose l'affirmer, Mr. l'Éditeur, à moins d'un revirement subit dans l'opinion publique, il faudrait un principe coercitif sagement appliqué. Ce principe, il a déjà été posé il y a quelques années par Sir Hippolyte Lafontaine comme étant le seul remède au mal, et c'est celui que je désirerais dans les circonstances actuelles.

Les préjugés qui existaient du temps de cet homme étaient plus forts qu'aujourd'hui et c'est ce qui fait que le bill de Sir H. Lafontaine rencontra tant d'opposition dans la Chambre et qu'il fut rejeté. Mais serait-il possible de ce temps-ci d'adopter cette loi telle que projetée alors et de lui faire obtenir par une application énergique tout le but désirable, et cela sans s'exposer à froisser les sentiments de nos compatriotes ? Je suis porté à croire que oui.

D'abord la mesure était presque en tous points semblable à la loi municipale qui nous régit actuellement. Elle devait déférer au gouvernement le pouvoir de nommer par chaque Comté un grand voyer, lequel recevrait sa paye des mains des contribuables. Ce grand voyer avait la haute-main sur toute l'organisation ; il était tenu d'exiger de tous les Conseillers, Secrétaires-Trésoriers, Inspecteurs et Sous-voyers l'exécution rigoureuse des devoirs de leur charge et les forcer à poursuivre impitoyablement ceux qui étaient en contravention avec la loi.

Cette dernière disposition était épineuse et d'une application difficile ; c'est ce qui explique l'insuccès de Sir H. Lafontaine en proposant ce bill. Malgré la défaveur qu'a obtenue cette mesure à son apparition, j'incline à croire qu'elle pourrait recevoir une application plus facile aujourd'hui en égard aux ressources de notre pays et aux sentiments qui paraissent animer nos populations.

Au reste, je l'ai déjà dit, je ne fais qu'émettre un principe connu, sans chercher à imposer mes vues. La question est d'une telle importance qu'il peut être permis à qui que ce soit d'exprimer une opinion ou de discuter. C'est pour cela qu'il ne faut pas voir dans le doute que j'exprime à l'endroit de l'utilité probable de notre nouvelle loi, une critique de l'action du ministère pour résoudre cette question. Car il ne peut être prouvé que notre idée n'a pas sa raison d'être tandis que la loi municipale qu'on élabore de ce temps-ci pourrait bien offrir des garanties suffisantes de vitalité, de succès et d'encouragement. En attendant que les détails nous en soient parfaitement connus, je suggérerais au membre du parlement provincial qui serait fatigué de son mandat de réveiller cette idée de Sir Hypolyte Lafontaine, de la défendre chaleureusement, afin de voir s'il rencontrerait aujourd'hui cette opposition et ces préjugés qui forçaient notre grand homme d'État à sortir de la vie publique. Le membre généreux et dévoué qui ferait cela aurait la reconnaissance,

UN HABITANT.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DES CULTIVATEURS.

MONTRÉAL, 16 DECEMBRE 1869.

L'avancement de l'Agriculture en Canada.

QUELS MOYENS PRENDRE ?

Nous publions quelques passages d'une lettre privée que nous adresse un membre du clergé, parcequ'ils ex-

priment, des vues d'une grande importance, qui sont celles d'un homme dévoué et maître de son sujet, et que nous ne saurions rendre d'une manière plus claire.

Notre correspondant a pu voir par le rapport officiel, que nous avons donné dans l'avant dernier numéro que le Conseil Agricole entend bien faire sa part et qu'il se propose d'inaugurer un système à peu près identique à celui qui est ici mentionné ; mais comme le dit si bien notre correspondant, il est évident que les bons exemples de vraient être plus répandus. On devrait les trouver non-seulement dans chaque comté mais dans chaque paroisse. C'est ce besoin, que nous sentons vivement, qui nous a fait faire appel aux Curés de toutes les paroisses du pays. Il nous semble qu'il faut absolument leur concours pour assurer le plus rapidement possible, les améliorations indispensables aux progrès de l'agriculture. Pour cela il ne faut que la bonne volonté. Il n'y a presque pas de Curés qui n'aient quelques bonnes notions d'agriculture. Par exemple, sur la nécessité des engrais de ferme, de leur conservation et de leur augmentation ; sur les profits des vaches bien entretenues ; sur les modes d'engraissement les plus économiques des porcs et des bêtes à cornes ; sur l'importance d'un semis abondant des graines de mil et de trèfle ; sur la nécessité de l'amélioration des chemins, et sur combien d'autres sujets encore dont les premiers principes sont, soit inconnus, soit négligés dans presque toutes les paroisses du pays.

Il nous semble du devoir de tout bon patriote de prêcher de paroles et d'exemples sur les sujets qu'il connaît ; surtout quand il y va de l'intérêt, nous dirons plus, de la conservation de notre population et par conséquent de nos intérêts les plus vitaux comme nation. Si ces principes élémentaires devenaient mieux compris, si les Curés et quelques uns de leurs bons paroissiens, qu'il est si facile de s'associer, s'attachaient avec énergie à obtenir ces améliorations, pourtant si simples, quels immenses progrès n'aurions nous pas à constater sous peu d'années.

Nous nous permettons donc de le répéter, il nous semble qu'il est du devoir comme de l'intérêt du clergé canadien de prendre en main l'amé-

loration de l'agriculture et l'avancement de la colonisation du pays. Le clergé peut mieux que tout autre faire valoir les exemples d'une bonne culture, qui après tout ne sont pas si rares. Si l'on trouve rarement dans nos paroisses un système complet de bonne culture, on peut trouver chez tous nos cultivateurs intelligents quelque bonne pratique qui souvent lui assure son bien-être. Chez l'un c'est le soin intelligent des produits de la laiterie, qui lui donnent un revenu au moins du double de celui des voisins ; chez l'autre c'est le soin des clôtures et des pâturages qui sauve une immense de trouble en même temps qu'il permet l'engraissement plus rapide des bestiaux ; chez un troisième c'est l'usage du plâtre et l'attention aux égouts ; un autre c'est la bonne culture du jardin qui, à lui seul, suffit presque à l'entretien d'une famille ; chez d'autres encore l'industrie domestique ; et combien d'autres pratiques utiles qui se trouvent partout quelque part mais malheureusement sont si loin d'être générales.

Ces améliorations ne demandent point de grands sacrifices aux cultivateurs. Ils ne peuvent point plaider l'ignorance du sujet, les risques, ou le manque de capital. Il ne s'agit donc que de leur rappeler souvent leur propre intérêt, de réunir les plus intelligents et les plus dévoués pour travailler plus efficacement à faire connaître les avantages de ces diverses pratiques ; et nous le répétons encore, c'est le clergé qui peut et qui, à notre point de vue, doit prendre à cœur d'assurer dans chaque paroisse les bonnes pratiques ; il est également du devoir du cultivateur, comme bon père de famille, de les faire valoir avec intelligence et avec énergie.

L'utilité des journaux agricoles serait bien augmenté si, dans chaque paroisse, le curé se mettait à la tête d'un club agricole, qui n'aurait d'autre ambition que le désir patriotique de l'amélioration de la culture, dans sa paroisse et son Comté, qui s'efforcerait d'établir les besoins de la paroisse, les améliorations faites et à faire et les succès obtenus.

Ces clubs agricoles auraient à cœur de rendre les journaux d'agriculture plus intéressants, et aussi de les faire circuler, afin de faire connaître partout les bons résultats obtenus et con-

tribuer de cette manière au progrès de l'agriculture dans tout le pays.

Pour notre part nous sentons que tous les bons journaux d'agriculture sont appelés à faire un grand bien, mais à condition qu'ils reçoivent l'assistance de tous les véritables amis du pays et surtout celle du clergé.

Nous reviendrons sur le sujet que traite notre correspondant.

Chemins d'hiver améliorés.

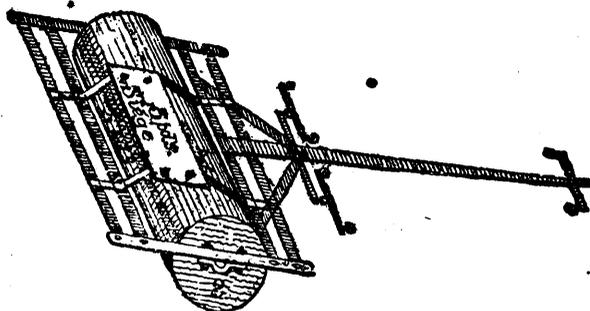
Nous appelons l'attention spéciale de nos lecteurs sur les gravures du rouleau et de la herse à neige améliorée dont on se sert sur le chemin de Terrebonne et sur la description et les dimensions qui nous sont fournies par notre correspondant J. C. A. Avec ces gravures et ces descriptions détaillées il n'y a guère de cultiva-

teur qui ne puisse les fabriquer lui-même ou au moins les faire faire sans trop de frais.

Si dans chaque rang quelques personnes de bonne volonté s'unissaient pour se procurer en commun ces deux instruments et qu'elles s'en serviraient à tour de rôle, quelle amélioration n'assureraient-elles pas, à part la facilité de l'entretien du chemin qui serait toujours plus beau et ne donnerait moins de trouble.

Nous espérons que les efforts que nous faisons pour indiquer les améliorations désirables à la campagne ne seront pas tout-à-fait infructueux, et que bientôt nous aurons le plaisir de constater un progrès sensible. C'est aux hommes de bonne volonté à montrer l'exemple. Qui commencera ?

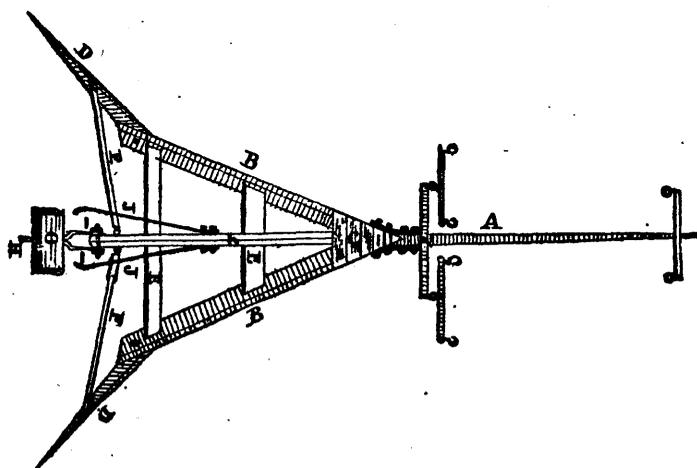
M. C. A. voudra bien accepter nos remerciements sincères pour les excellents renseignements qu'il fournit à nos lecteurs.



Rouleau de 2 pds. de diamètre et 5 pds. de long, recouvert en zinc.

L'expérience prouve qu'un rouleau d'un diamètre plus grand ou plus petit, ne remplit pas le but désiré.

Le zinc a l'effet d'empêcher la neige de coller au rouleau pendant le dégel et glace la neige davantage.

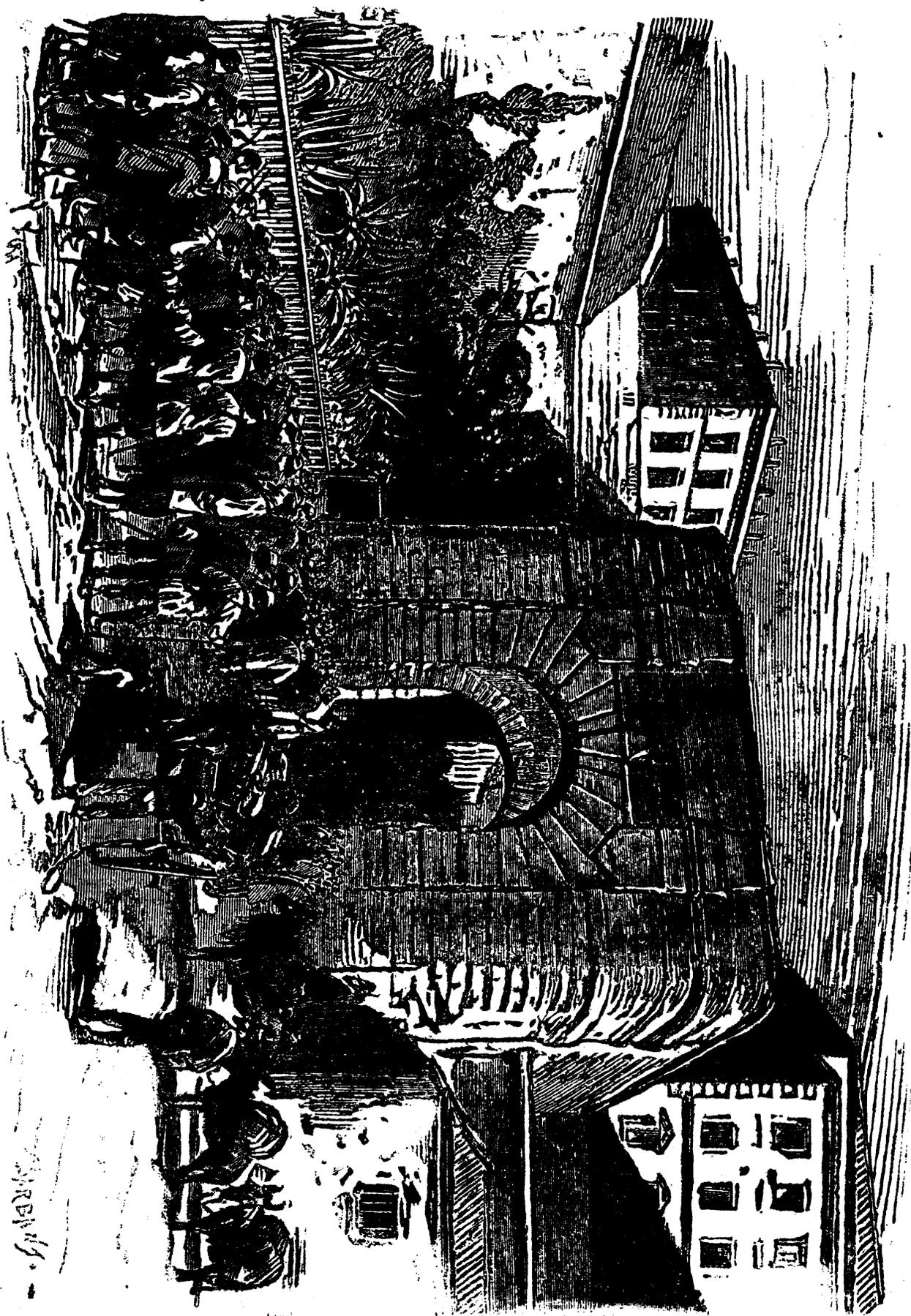


Plan de herse à neige améliorée, dont on se sert sur le chemin à barrières de Terrebonne.

A. Timon auquel sont attelés les chevaux.
B. Les côtés de la herse proprement dite. Longueur 16 pieds.
C. Plate-forme où se place le cocher pour conduire ses chevaux.
D. Les ailes mouvantes sur pivot, longueur 7 pds. Elles suivent les sinuosités du terrain de côté et d'autre et tendent la neige de manière à empêcher la poudrière de s'accumuler sur le chemin.

E. Traverses de la herse. La plus longue a 11 pds.
F. Arc-boutant qui empêche les ailes de se fermer. Longueur 8 pds.
G. Plate-forme où se place le timonier.
H. Couteau placé sous la plate-forme G. qui tient la herse droite.
I. Charnière qui rend le couteau mouvant suivant le terrain.
J. Manchons auxquels le timonier se maintient.
K. L'âme de la herse.

ARRIVÉE DES ZOUAVES CANADIENS A CIVITA VECCHIA. (ETATS PONT.)



MM. les Editeurs,

“ Comprenant l'importance de l'instruction agricole parmi notre peuple canadien, je me suis immédiatement presque imposé un devoir de recommander votre *Semaine Agricole* du haut de la chaire. Mais j'ai eu le chagrin de constater qu'on était sourd à cet appel, comme à bien d'autres. En voici la raison, suivant moi.

BESOIN D'EXEMPLES.

“ Il est facile de se convaincre que notre peuple canadien, au moins celui des campagnes, a besoin d'exemples, pour se laisser persuader. Sans vouloir lui faire injure, le raisonnement, d'une manière théorique seulement, n'a pas beaucoup de poids aux yeux du plus grand nombre. Il lui faut des preuves sensibles, toutes matérielles et tangibles.

“ Votre gazette et d'autres proclameront et prouveront, de la manière la plus évidente, telle théorie des plus acceptables et des plus profitables pour tous, que la majorité de notre peuple ne saura pas s'y rendre, 1^o. à cause de l'empire de la routine; 2^o. à cause du peu d'instruction répandue parmi le peuple, et par suite, de leur peu de lumières pour être en état d'embrasser la vérité, et de la raisonner. Et je crois que l'expérience peut être consultée à l'appui de ceci.

UTILITÉ DE LA SEMAINE AGRICOLE.

“ Votre gazette peut-être encore mieux que d'autres, fournit bien à ses lecteurs des exemples, dans lesquels les meilleures théories agricoles ont été si profitables pour ceux qui les ont embrassées; mais j'oserais dire que ce n'est pas encore suffisant. Il faudrait que le peuple, en général, eût ces exemples sous les yeux.

“ C'est bien là, il est vrai, ce que vous avez compris mieux que moi, je l'avoue, et vous faites bien d'appeler ceux qui sont en état de pouvoir le faire, à fournir au peuple, de ces exemples encourageants, et contre l'évidence desquels le cultivateur ne peut avoir rien à opposer; mais combien peut-il s'en rencontrer, dans chacune de nos paroisses canadiennes, qui soient en état de fournir de semblables exemples? Très peu, malheureusement.

SYSTÈME D'AMÉLIORATION AGRICOLE.

“ Pour ma part, j'ai toujours grandement apprécié un système d'amélioration agricole ainsi conçu :

“ 1^o. L'Enseignement agricole, dans les écoles élémentaires, d'une manière proportionnée à l'intelligence de ceux qui fréquentent ces écoles. Pour cela, il faudrait adopter, parmi les petits traités publiés sur ce sujet, un livre qui serait approuvé par le ministre de l'Instruction Publique, comme pour tous les autres livres d'école.

Pour cela, le Cathéchisme agricole de l'abbé Leclerc pourrait être suggéré au Ministre de l'Instruction Publique, comme digne de son approbation.

“ 2^o. A la théorie, l'Instituteur pourrait joindre un peu de pratique, en conduisant ses élèves, pendant les diverses saisons, là où il pourrait leur donner les preuves de ce qu'il leur a expliqué, toujours en se conformant, tant dans la pratique que dans la théorie, à leur intelligence.

FERMES MODÈLES.

“ 3^o. Le Gouvernement devrait établir une ferme-modèle par comté, ou plus s'il y avait moyen, ce serait encore mieux, avec promesse de prime, récompenses, etc.

“ Le système n'est pas nouveau; il a été recommandé par des hommes très compétents dans ces matières. A vous, messieurs, de le développer, prôner et proposer.”

HORTICULTURE.

(Pour la *Semaine Agricole*.)

LE DAHLIA.

Cette plante est devenue tellement populaire et en estime, que quelques mots sur sa culture ne seront peut-être pas déplacés dans les colonnes de la *Semaine Agricole*. Je ne parlerai point de l'histoire, de la nature, etc, de cette plante, je donnerai simplement quelques directions sur la manière de la propager et de la cultiver. La propagation peut se faire de plusieurs manières : par la division de ses racines, par l'enlèvement des jeunes rejetons, et par le moyen de la greffe.

La première manière est la plus simple, la plus aisée et celle qui est la plus généralement adoptée : voici comment elle se pratique. Vers le premier Mai, on plante la racine entière, dans un endroit suffisamment chaud pour qu'elle ne souffre pas du froid, et on la recouvre de sable, de terreau des bois, ou de n'importe quelle terre légère; au bout de deux semaines, il commencera à sortir un rejeton à chaque œil de la racine.

Comme ici en Canada, du moins dans la Province de Québec, il passe dans la dernière semaine de Mai, une petite gelée qui peut brûler les jeunes pousses, il n'est pas prudent de transplanter avant le 28 de ce mois : alors, vous coupez soigneusement la racine en autant de morceaux qu'il y a de rejetons, ne laissant qu'un seul tubercule à chaque jeune tige, puis vous les plantez à la place que vous leur destinez.

Quand à la propagation du Dahlia par l'enlèvement des rejetons, ou à proprement parler par boutures, ainsi que par le moyen de la greffe, l'opéra-

tion est si compliquée et si délicate qu'elle n'est pratiquée que par les jardiniers-fleuristes : et comme je n'ai pas la prétention de leur en montrer, et que je n'écris que pour les amateurs novices, et pour ceux qui ignorent la culture de cette belle plante, je ne parlerai point de ces deux dernières façons de la propager.

Le meilleur sol pour le dahlia, d'après ce que j'ai pu juger par mes observations, est un terrain un peu sablonneux qui ne retient pas l'humidité, point trop riche car alors il ne viendrait qu'en branches et en feuilles, et s'il produit quelques fleurs elles seront imparfaites; il ne faut pas non plus que le terrain soit trop maigre, parce que la plante restera rabougrie. Lorsque la terre est riche et forte, on pratique à l'endroit où l'on veut planter, une fosse de 18 pouces de profondeur sur le même diamètre, puis on la remplit avec la même terre mélangée d'une partie de sable; au contraire lorsque la terre est maigre vous y incorporerez un peu de fumier bien décomposé : aussitôt après avoir planté le dahlia vous enfoncez à la profondeur de 18 pouces, (prenant garde de ne point toucher le tubercule) un bâton de 2 pouces de diamètre, et dont la longueur sera proportionnée sur la hauteur que devra atteindre votre dahlia, le plus communément 4 pieds; à fur et à mesure que la plante pousse, vous l'attachez avec soin à ce tuteur, et vous ne laissez venir qu'une seule tige, par conséquent jusqu'à la hauteur de un à 3 pieds du sol selon la hauteur du dahlia, vous enlevez toutes les branches latérales.

L'empereur du Maroc, un des favoris parmi les dahlias, et dont la fleur est cramoisie bordée de blanc, conserve toujours dans un sol sablonneux, son caractère particulier, au lieu que dans une terre forte, riche, il est souvent, entièrement cramoisie. Une terre riche et forte, retenant son humidité, est le pire des sols pour le dahlia; aussi dans un tel terrain il ne viendra qu'en orgueil et le peu de fleurs qu'il produira seront très imparfaites, et, comme disait une de mes voisines, *pas rachevées*. Afin d'avoir un plus bel aspect, on plante les dahlias en groupe, ayant soin de varier les couleurs, et de planter les plus hauts au centre ou en arrière du groupe. On les plante à la distance de 3 ou 4 pieds en tous sens, les uns des autres; mais si vous plantez en ligne le long des allées ou d'une avenue, un espace de 2 ou 3 pieds sera suffisant entre chaque plante. Si vous plantez un dahlia isolé, ici et là, les trapus paraîtront mieux. Lorsque l'on veut avoir une succession continue de fleurs, l'on fait une plantation vers la fin de Mai, et l'autre vers la fin de Juin : ce sont ces derniers qui donnent les plus belles fleurs.

Je ne ferai pas une description des

caractères distinctifs que doit posséder un beau dahlia, et je ne donnerai point non plus une liste des noms et la couleur des mille et quelques cents dahlias qui se cultivent aujourd'hui, ce serait, M. le Rédacteur, abuser de votre bienveillance, et de la patience des lecteurs de la *Semaine*. Pour y suppléer, je conseillerai à ceux qui voudraient se passer le plaisir de cultiver des dahlias de première classe, de s'adresser à mon ami, M. William Faris, de Sorel, le célèbre cultivateur de cette belle plante.

DR. GENAND.

ARBORICULTURE.

Le pommier. (suite)

Un minot de pommes contient environ trois cents pommes. Chaque pomme contient environ huit pepins. Un minot de pommes donne donc environ deux mille quatre cents pepins. Il faut rejeter tous les pepins mal formés ou trop petits. Si les pommes sont grosses on aura moins de pepins. Si elles sont petites on en aura plus.

Dans les sols argileux (glaiseux) il vaut mieux semer les pepins de pommes de Sibérie. Dans ce cas le nombre des pepins d'un minot de pommes dépassera trois mille.

Tous les pommiers de semi poussent sauvages. La culture intelligente change le sauvageon en un arbre donnant de bons fruits, au lieu des fruits durs et sans saveur du sauvageon. Cependant il faut commencer par faire croître des arbres sauvages, avant d'arriver aux arbres francs.

Si on sème les pepins l'automne, il faut les déposer dans un lieu où l'eau ne demeure pas. Le sol doit être un peu élevé, assez semblable à nos carrés de jardin. Les quatre allées entourant servent à écouler l'eau le printemps. Il est mieux de semer les pepins dans la dernière quinzaine du mois d'Octobre.

Celui qui veut semer les pepins le printemps doit le faire le plus tôt qu'il peut, dès que la terre est en état d'être travaillée, sans attendre la chaleur. Il faut beaucoup d'humidité aux pepins pour germer. Lorsqu'on attend le temps ordinaire de semer les jardins, l'humidité fait déjà défaut ; il s'en suit qu'un grand nombre de pepins ne lèvent pas.

Il faut faire attention aux pepins dans le cours de l'hiver. Un lieu trop humide les fait moisir. Un lieu trop sec détruit leur puissance germinatrice. Un bon endroit est une cave où l'on conserve les patates tout l'hiver. On met les pepins dans une petite boîte fermée, on la suspend à un clou, au moyen d'une corde. Dans ce lieu les

souris ne peuvent les atteindre. Au printemps on les trouve parfaitement conservés.

Est-il mieux de semer les pepins dans le mois d'Octobre ? Plusieurs horticulteurs disent oui ; mais un aussi grand nombre disent qu'il vaut mieux le faire aux premiers beaux jours du printemps. En semant les pepins l'automne, on n'a plus aucun soin à prendre pour leur conservation ; mais il ne faut pas oublier que la façon à donner au carré qui reçoit la semence demande plus de soin l'automne que le printemps. J'aime mieux semer les pepins dans la dernière quinzaine d'Octobre ; mais j'en ai vu qui avaient été semés vers le quinze d'Avril et parfaitement bien venus.

Le sol qui reçoit les pepins doit être bien remué. Il doit être riche. Lorsqu'on a bien ameubli le sol, on fait de petits sillons d'environ trois pouces de profondeur. On dépose les pepins dans le fond du sillon. On les recouvre avec le dos du râteau de manière que les pepins soient recouverts d'environ trois pouces de terre.

L'espace à mettre entre les pepins s'observe de deux manières. Les uns sèment les pepins à environ douze pouces, les uns des autres, mettant les rangées à environ trois pieds de distance. Dans ce premier cas les petits pommiers doivent croître dans l'endroit où ils ont été semés jusqu'au temps de les placer dans le sol sur lequel ils sont pour demeurer. Les autres sèment à environ deux pouces de distance en mettant les rangées à un pied l'une de l'autre. Dans ce dernier cas, on lève les petits arbres dans la dernière quinzaine du mois d'Octobre pour les hiverner dans une bonne cave ou dans un silo. Au printemps on les met en terre comme dans le premier cas. Je ne me suis jamais servi de ce dernier mode, quoiqu'il ne soit pas mauvais ; je préfère le premier.

A continuer.

J. E. LABONTÉ, INST.

St. Hilaire.

EXPOSITION.

Exposition Agricole du comté de Berthier.

Liste des Prix accordés à l'Exhibition du comté de Berthier, tenue à Berthier le 13 octobre dernier, 1869.

Etalons : 1er. Prix, Pierre Dumontier, St. Barthélemy ; 2ème Ambroise Savoie, do ; 3ème Hyacinthe Harly, Ile du Pads ; 4ème Onésime Vermet, Berthier.

Jument Poulinière : 1er. Prix, Maxime Bérard, St. Cuthbert ; 2d. Léandre Hénault, do ; 3ème Hilaire Laferrière, do ; 4ème Norbert Bérard, do ; 5ème Léon Harly, Ile du Pads ; 6ème Antoine Trempe, Berthier.

Paire de chevaux de travail : 1er Prix : Raymond Magnand, Berthier ; 2ème Dieudonné Denis ; 3ème Hercule Courchaine, St. Cuthbert ; 4ème Vincent Lavallée, Berthier.

Jument : 1er Prix : Amable Pelland, Berthier ; 2ème Prosper Dauphin, St. Norbert ; 3ème Honoré Lambert, St. Cuthbert.

Poulin entier de 3 à 4 ans : 1er prix : Henry Savignac, Berthier ; 2ème Charles Généreux, do ; 3ème Léopold DesRosiers, Ecr. do ; 4ème Désiré Giroux, do.

Poulin entier de 2 à 3 ans : 1er Prix : Robert Bérard, St. Cuthbert ; 2d. Syfroid Lavallée, Berthier ; 3ème Jude Chevalier, do ; 4ème Octave Désy, St. Cuthbert.

Poulin entier, de 1 à 2 ans : 1er Prix : Prosper Dauphin, St. Cuthbert ; 2ème Jude Chevalier, Berthier ; 3ème Maxime Bérard, St. Cuthbert.

Pouliche de 3 à 4 ans : 1er Prix : Norbert Bérard, St. Cuthbert ; 2ème Octave Grandpré, do ; 3ème Jude Chevalier, Berthier.

Pouliche de 2 à 3 ans : 1er Prix : Norbert Hénault, Ecr., Berthier ; 2ème Raymond Magnan, do ; 3ème Napoléon Pelland, do.

Pouliche de 1 à 2 ans. 1er. Prix : Octave Désy, St. Cuthbert, 2ème. Léandre Hénault, do ; 3ème. Hercule Courchaine, do.

Taureaux de 3 ans et plus, 1er. Prix : Vincent Lavallée, Berthier ; 2ème. George Sylvestre, St. Barthélemy ; 3ème. Maxime Brissette, Berthier ; 4ème. Louis Poulet, do ; 5ème. Pierre Dumontier, St. Barthélemy.

Taureaux de 2 à 3 ans : 1er. Prix : Prosper Allard, St. Cuthbert ; 2ème. Léopold DesRosiers, Ecr., Berthier ; 3ème. Paul Coulombe, St. Cuthbert ; 4ème. Jérôme Laferrière, Berthier ; 5ème. Louis Désy, do.

Taureaux de 1 à 2 ans : 1er. Prix : Olivier Désy, Ile du Pads ; 2ème. Frs. Xavier Désy, do ; 3ème. Charles Généreux, Berthier ; 4ème. Prosper Allard, St. Cuthbert.

Taureaux de l'année : 1er. Prix : François Lavallée, St. Norbert ; 2ème. Norbert Rouleau, St. Cuthbert ; 3ème. Louis Michel Désy, Berthier ; 4ème. Archibald Mousseau, do.

Vache à lait : 1er. Prix : Archibald Mousseau, Berthier ; 2ème Louis Désy, père, Ile du Pads ; 3ème. Olivier Mousseau, Berthier ; 4ème. L. DesRosiers, Ecr., do.

Paire de Bœufs de travail : Pierre Dumontier, St. Barthélemy ; *seul exposant dans cette classe.*

Taure de 2 à 3 ans : 1er Prix : Olivier Fréchette, Berthier ; 2ème Paul Coulombe, St. Cuthbert ; 3ème Louis Pelland, Berthier.

Taure, de 1 à 2 ans : 1er. Prix : Archibald Mousseau, Berthier ; 2ème Prosper Allard, St. Cuthbert ; 3ème Maxime Brissette, Berthier.

Génisse de l'année : 1er. Prix : Pros-

per Allard, St. Cuthbert; 2ième François Lavallée, St. Norbert; 3ième Norbert Drainville, St. Cuthbert; 4ième Vincent Lavallée, Berthier.

Bélier de 2 ans et plus : 1er. Prix : Paul Coulombe, St. Cuthbert; 2ième Alexis Laferrière, Berthier; 3ième Louis Pelland, do; 4ième Louis Poulet, do; 5ième Pierre Dumontier, St. Barthélemy.

Bélier de 1 à 2 ans : 1er. Prix : Norbert Drainville, St. Cuthbert; 2ième Désiré Giroux, Berthier; 3ième Joseph Généreux, St. Cuthbert; 4ième Henry Savignac, Berthier.

Bélier de l'année : 1er Prix : Dr. A. H. Paquet, St. Cuthbert; 2ième Prosper Allard, do; 3ième Archibald Mousseau, Berthier; 4ième Alfred Désy, Ile du Pads.

Paire de Brebis, de 2 ans et plus : 1er Prix : Louis Pelland, Berthier; 2ième Dr. A. H. Paquet, St. Cuthbert; 3ième Louis Poulet, Berthier 4ième Pierre Dumontier, St. Barthélemy.

Paire de brebis, de l'année : 1er prix : Louis Poulet, Berthier; 2ième Edouard Ferland, Lanoraie; 3ième Louis Pelland, Berthier; 4ième Archibald, Mousseau, do.

Verrats, de 1 an et plus : 1er Prix : Syfroid Lavallée, Berthier; 2ième Antoine Trempe, do; 3ième Vincent Lavallée, do.

Verrats de l'année : 1er prix : Syfroid Lavallée, Berthier; 2me Louis Olivier, do; 3ième Norbert Drainville, St. Cuthbert; 4ième Prosper Allard, do.

Truie de 1 an et plus : 1er Prix : J. R Tranchemontagne, Ecr., Berthier; 2ième Olivier Mousseau, do; 3ième Basile Pelland, do.

Truie de l'année : 1er. Prix : Syfroid Lavallée, Berthier; 2ième. Olivier Mousseau, do; 3ième. Louis Désy, do; 4ième. Alexis Laferrière, do.

Etoffe du Pays : 1er. Prix : Edouard Ferland, Lanoraie; 2ième. Syfroid Lafontaine, St. Barthélemy; 3ième. Elie Laferrière, St. Cuthbert; 4ième. Olivier Mousseau, Berthier.

Etoffe légère : 1er. Prix : Louis Pelland, St. Cuthbert; 2ième. Narcisse Olivier, Berthier; 3ième. Amable Pelland, do; 4ième. P. A. Dostaler, Ecr., do.

Flanelle de couleur, 1er. Prix : Edouard Ferland, Lanoraie; 2ième. Pierre Dumontier, St. Barthélemy; 3ième. Raymond Magnan, Berthier; 4ième. Napoléon Pelland, do.

Flanelle blanche, 1er. Prix : Antoine Trempe, Berthier; 2ième. Edouard Ferland, Lanoraie; 3ième Narcisse Gervais, Berthier; 4ième. Napoléon Pelland, do.

Pièce de toile, 1er. Prix : Raymond Magnan, Berthier; 2ième. Dominique Rousseau, St. Cuthbert; 3ième. Henri Laferrière, Berthier.

Pièce de Coutil, 1er. Prix : Raymond Magnan, Berthier; 2ième. Bénoni Champagne, St. Norbert.

Châle ou chappe : 1er Prix : Dominique Rousseau, St. Cuthbert; 2ième Bénoni Champagne, St. Norbert; 3ième Narcisse Gervais, Berthier

Courte-pointe : 1er. Prix : Napoléon Pelland, Berthier; 2ième Norbert Drainville, St. Cuthbert; 3ième Jérôme Laferrière, Berthier.

Paire de couvertes, en laine : 1er Prix : Antoine Trempe, Berthier; 2ième Pierre Dumontier, St. Barthélemy; 3ième Alexis Laferrière, Berthier.

Ce rapport nous est arrivé trop tard pour le dernier numéro, nous le regrettons d'autant plus qu'il contenait un avis aux membres de cette société dont la réorganisation a dû se faire hier.

SPORT.

A propos des courses de.....

Mais pour y aller, je n'ai pas de voiture, moi. En louer une pour trois ou quatre heures, c'est cher, et encore il faudra payer l'entrée de la boîte : 20 chelins, c'est raide !—Aller à pattes, ça n'est pas amusant, surtout avec le soleil tropical qui nous rissole à la saison des courses.—Et puis, pour voir un peu et se reposer, il faut aller en tribune : cent sous !—à moins que, pour nous payer du genre, nous n'allions en tribune réservée : 20 chelins ! ou au pesage : 20 chelins !—C'est, comme vous voyez, une *fête publique* donnée au nom de la ville de....., en partie à ses frais, mais ce n'est pas un spectacle gratis

Et pourtant le populaire y va ?—Oui, mais pour ce qu'il peut y voir, il ferait aussi bien de ne pas se déranger. Même aux places à dix sous, —à moins de suivre les chevaux à la course,—on ne voit que ce qu'on a devant soi. Ça manque de charme, je vous l'assure.

Spectacle de riches, répliquez-vous. Oh ! je le sais bien, tout le beau monde y va; mais ça ne prouve pas que les courses soient une chose amusante. On y va autant pour voir le monde qui y va, et pour s'en faire voir, que pour le plaisir des courses. Il y en a six, et sans la lenteur des préparatifs, ce serait bientôt fait.

Les courses *plates* méritent bien cet adjectif.—Qu'est ce que ça me fait de savoir que la casaque rouge, que je ne connais pas, arrive d'une demi-longueur avant la casaque bleue, que je ne connais pas davantage ?—Les courses à obstacles offrent seules un peu de montant. Le véritable et secret intérêt, c'est la question de savoir si la casaque rouge ou la casaque bleue ne se cassera pas les reins à la banquette irlandaise. Si ces casaques distin-

guées allaient se casser les reins toutes les deux !...cela ferait de l'émotion !...on en jaserait pendant huit jours ; heureux qui pourrait dire "J'y étais, je les ai vues....." C'est ça qui vous pose !

Nous débitons des tirades sentimentales sur les courses de taureaux de l'Espagne; c'est de la pruderie pure. Si nous pouvions en avoir d'aussi dramatiques, je vous promets bien que tout le monde y courrait, comme en Espagne,—même les dames, et surtout les petites dames;—elles criaient ferme : "*Bravo toro ! bravo toro !*" à chaque bon coup de corne.

Cela n'est pas dans nos mœurs, dites-vous ?—Nos mœurs ! mais on nous les fait, nos mœurs....—La fille et le cheval, voilà ce qui nous les arrange. Il y a entre ces deux animaux-là, comme dirait Molière, une affinité singulière : Quand l'un court, l'autre accourt, et l'on ne saurait dire lequel est le plus remarqué des amateurs.

Mais il y a pour le public un autre intérêt dans les courses ?—Pour le public ! Ah ! oui, pour une certaine partie du public,—les raffinés du *Sport* (*Ah ! very English !*)—il y a les paris...

Je vous disais tout à l'heure mon indifférence pour la casaque rouge ou la casaque bleue ; mais si seulement j'avais engagé vingt chelins sur la tête de l'une, je vous jure que je verrais avec plaisir faire la culbute à l'autre. Dame ! ça me ferait gagner..—Que voulez-vous, l'humanité est une belle chose, mais je ne l'ai pas forcé à courir, cet homme. Il ne fallait pas qu'il y aille !

Ah ! ça, mais vous devenez féroce ! allez-vous me dire encore.—Moi, non ; c'est la certaine partie du public dont je parlais tout à l'heure. Et les femmes qui parient aussi, et qui ne sont pas les moins animées.—Car les femmes, voyez-vous, c'est joueur comme les cartes, quand ça s'y met : elles joueraient.... la tête de leurs maris, et c'est quelquefois avec ça qu'elles payent. D'ailleurs, aux courses, on a toujours envie de parier. Tout le monde s'en mêle à la longue, le populaire aussi, et si bien qu'on a organisé des agences de paris qui fonctionnent à l'avance et sur le champ de courses. C'est une espèce de loterie, genre moderne, où chacun, en prenant son billet, y met le prix qu'il veut sur les quatre fers d'un cheval qu'il ne connaît pas et qu'il ne verra peut-être pas courir..

Il y a des paris à vingt sous, à cent sous, à vingt chelins, à cent chelins ; ce sont les sages. Mais il y en a pour des sommes folles, pour des fortunes. Le propriétaire du cheval gagnant au dernier Derby anglais, y a ramassé je ne sais plus combien de millions. C'est fabuleux !—Vous savez ce que *Gladiateur* a rapporté au marquis de Lagrange. Jugez si ça

monte les têtes et donne envie de courir et de parier !

Les courses sont une espèce de franc-maçonnerie dont le Jockey-Club est le Grand-Orient : c'est lui qui propose, qui organise les courses sur tous les points du pays où l'on veut voter des fonds, et il y vient tenir ses assises par ses délégués. Les *gentlemen-riders* de l'endroit sont flattés de correspondre et de frayer avec ces illustres personnages ; ils raisonnent avec une assurance chic des chances et des *performances*, des aplombs et des défauts ; ils évident de l'anglais à l'heure, comme s'ils n'avaient fait autre chose de leur vie que hanter les écuries et les *grooms*. — Emancipés de la filature de laine ou de la ferme paternelle, ils font ainsi le plus grand honneur aux écus gagnés par leurs papas qui ont jadis poussé la brouette en bonnet de coton.

Ah ! c'est que l'argent est rond... Et l'aristocratie du cheval le fait joliment rouler. Elle s'élève et succède à l'aristocratie des chevaliers ; elle mène grand train, s'étale et gagne du terrain. Tout collégien au sortir des bancs, veut un cheval, en attendant l'autre animal ; — il se forme et s'affilie aux belles manières du sport ; il apprend la langue du *turf* et devient à son tour un gentleman rider. — Arrivé à ce point, il suit les courses et travaille à leur propagande : il remue ciel et terre pour en établir dans son arrondissement.

Sa ville natale veut encourager un si beau zèle : un premier fonds de course réuni par souscriptions est augmenté par un vote municipal ; le conseil général intervient aussi ; — on a le prix de la ville et le prix du conseil, puis un ou deux prix fondés par des particuliers, comme à Valenciennes le prix des sucres et le prix des fers. A cela viennent s'ajouter les prix des poules, les entrées, etc., etc., et l'on peut composer un programme de six ou huit courses, sous des noms variés, mais toujours anglais : *handicap*, *hacks*, *selling*, *stakes*, *steeple-chase*. C'est ainsi qu'on nous régale d'un divertissement vraiment français !

Et tous les journaux ont maintenant leur bulletin du sport, tous donnent les détails les plus pratiques écrits par des *sportsmen* ; quelques-uns publient même la cote des paris et donnent ainsi la mesure de l'estime publique pour tel cheval ou telle jument. Cette estime va quelquefois si haut, que j'ai craint un moment de voir *Gladiator* divinisé, comme le cheval de Caligula...

— Allons, dites-vous, nous vous accordons qu'il y a dans cet entraînement pour les courses un peu de manie, pas mal de ridicules, une dose de cupidité, une autre de vanité ; mais, soyons justes, il y a quelque chose d'utile et de grand aussi dans les ef-

forts pour développer partout le goût de l'équitation, pour propager et perfectionner les races chevalines ; car enfin, le cheval...

— Est "la plus belle conquête de l'homme sur la nature," comme disent M. Buffon et ses manchettes. Connu ! — J'adhère, mais en déclarant que tout ce que l'homme possède depuis l'état sauvage, il l'a "conquis également sur la nature," sans en faire toujours des amusettes et des passions.

Le cheval est utile, ah ! certes, oui, et jamais cela n'a été plus manifeste que depuis... les chemins de fer. — Mais est-ce le cheval de course qui remplit nos rues, attelé aux lourds fardeaux, à la voiture légère, aux tombereaux, aux camions ? Est-ce lui qui labouré et ramène les moissons ? — Est-ce lui qui remonte notre cavalerie ? — Pas que je sache, et la propagation de cette espèce ne fournit pas un seul individu utile aux services généraux que rend "la noble conquête."

Qu'on propage et conserve pures les races canadienne, percheronne et autres dont les qualités spéciales sont si appréciées, à la bonne heure ! Mais cet efflanqué difforme, taillé exprès pour une course rapide de trois minutes et quelques secondes, et qui creverait si on la prolongeait, à quel perfectionnement est-il bon ? — On dit "cheval de sang !" Qu'est-ce que cela veut dire ? *Gladiator* engendrera des chevaux de course comme *Eclipse* et tous les coureurs célèbres par les prix qu'ils ont gagnés. Ce sont des instruments de jeu, et rien de plus.

Ah ! par exemple, parlez-moi du cheval arabe. Voilà un cheval de fond et de vitesse, celui-là, voilà un vrai et bon cheval. Il est français aujourd'hui, pas anglais, il nous appartient, nous pouvons en être fiers. Et si l'on appliquait à sa propagation tous les prix de course et de paris, j'applaudirais des deux mains, car ce serait autrement utile.

Mais si l'on supprimait les courses, que deviendraient ceux dont c'est la principale affaire, et que vous dites si nombreux ? Ma foi ! ils deviendraient ce qu'ils pourraient....

Et les courses de..... ? — Les courses de..... ont été comme toutes les courses, et j'ai dit tout ce que je devais en dire, — pas n'est besoin d'y revenir.

A. LEROY.

COLONISATION.

Sociétés de Colonisation.

(du *Courrier de St. Hyacinthe*.)

Un homme d'une expérience malheureusement trop inconnue nous suggérerait dernièrement un excellent moyen pour activer la colonisation. Suivant M. le Dr. Craig, on pourrait assez facilement coloniser nos terres incultes en favorisant la formation de

SOCIÉTÉS EN COMMANDITE

Qui achèteraient des lots, les défricheraient et y établiraient des colons.

Voici comment on procéderait :

Un certain nombre de personnes souscriraient un capital quelconque. Avec une partie de ce capital, elles achèteraient des terres du gouvernement, qui pourrait leur faire des conditions plus libérales. Une assez grande partie du capital souscrit serait consacrée au défrichement et le reste employé pour bâtir sur chaque lot une maisonnette et les autres bâtiments nécessaires au colon. Afin de faciliter la construction de ces bâtisses, un des premiers soins de la société serait de construire un moulin à scie, où l'on préparerait le bois de sciage nécessaire pour bâtir. Le bois coûterait d'autant moins cher qu'on pourrait faire des billots endétruisant les arbres pour livrer le sol à la culture.

Les opérations de la société seraient limitées à un certain nombre d'années, à l'expiration desquelles chaque sociétaire prendrait sa part des terrains défrichés et achetés en commun. Les avantages résultant d'une pareille association sont évidents. D'abord, avec les mêmes ressources on pourrait faire deux fois plus d'ouvrage. On sait combien est avantageux le travail coopératif ; il est relativement moins dispendieux et beaucoup plus fructueux. Ainsi, au lieu d'avoir un outillage différent pour chaque colon, on pourrait se procurer des instruments qui, en épargnant la main-d'œuvre, rendraient le travail moins pénible. Enfin, pour la colonisation comme pour toute autre œuvre, l'union fait la force.

D'un autre côté, ces sociétés permettraient aux gens pauvres de se procurer facilement des terres. Car, remarquons le bien, il ne serait pas nécessaire que tous les rapports des sociétaires fussent représentés par des sommes d'argent. Les personnes ne pouvant payer une somme quelconque apporteraient pour mise leur travail : l'argent serait fourni par les sociétaires riches.

Nous est avis que ce projet, mis à exécution, activerait réellement la colonisation. Il a le grand avantage de n'exiger aucun sacrifice des sociétaires. C'est la partie défectueuse de la loi de M. Chauveau. Notre population se prête difficilement aux sacrifices pécuniaires. En vain leur prêcherait-on le dévouement ; elles l'admireront en théorie, mais ne le pratiqueront qu'avec répugnance. Or, dans le projet de M. le député de Verchères les membres de l'association sont directement intéressés à déployer tout le zèle possible, afin de ne pas laisser improductif le capital investi. Il est dans leur intérêt d'avancer le défrichement pour donner plus de valeur à leurs terres.

D'ailleurs, on peut juger des résultats que produiraient de semblables associations par ce qui se fait aux Etats-Unis. C'est au moyen de sociétés analogues que la plupart des riches localités de l'Ouest ont été livrées à la culture. Les émigrants allemands, qui ont colonisé une grande partie des prairies de l'Ouest, se réunissent toujours en société pour ouvrir le sol à la culture. C'est ainsi qu'ils font beaucoup avec peu de ressources.

Nous espérons donc qu'on ajoutera au bill

du premier ministre une disposition renfermant les idées de M. Craig. Dans un autre article, nous montrerons tout ce que l'on pourrait faire avec des ressources comparativement minimes.

Colonisation.

Dimanche, le 5 décembre 1869, à l'issue de la messe, à une nombreuse assemblée des citoyens de la paroisse de Ste. Thérèse de Blainville sous la présidence du Rev. M. Charlebois, prêtre, et curé, convoquée aux fins d'encourager la colonisation et notamment l'établissement de la partie nord du comté de Terrebonne,

Après explications et encouragements par le Président et par M. A. Séguin, N. P. agissant comme secrétaire.

Il a été unanimement résolu :

Qu'il est grandement temps d'adopter tous moyens possibles pour le défrichement et établissement des terres du nord du comté, afin de procurer des terres aux enfants du comté, qui sans cela seraient obligés de prendre tristement le chemin de l'exil ; d'exploiter et utiliser les ressources et avantages du comté et par là augmenter notre agriculture et notre commerce.

Que pour favoriser ces établissements la première chose nécessaire est l'ouverture de grands chemins de communications, et spécialement un chemin à lisses.

Qu'un des moyens les plus certains pour parvenir à ce but serait de former une société de colonisation telle qu'autorisée par un acte de notre législature provinciale.

Que le comté de Terrebonne, vu sa situation, son étendue, ses ressources non encore exploitées, plus qu'aucun autre comté, a besoin d'une telle société dans le sens de l'acte susdit.

Que les citoyens de Ste. Thérèse approuvent les procédés adoptés dernièrement à St. Jérôme pour l'établissement d'une telle société de colonisation pour ce comté, et se font un honneur de pouvoir s'agréger à cette société.

Que des listes soient ouvertes pour recevoir les noms de ceux qui désirent devenir membres de cette société, et des délégués nommés pour faire remplir ces listes.

Qu'une requête soit présentée aux trois branches de la législature de cette province demandant de l'aide pour l'ouverture d'un chemin dans le nord du comté jusqu'à la Rivière-Rouge.

Que J. A. Chapleau, Ecr., M. P. P. pour ce comté soit prié de présenter cette requête et adopter tous moyens pour que l'octroi demandé soit accordé.

COIN DU FEU.

Consolation.

UN RELIGIEUX A LA FAMILLE DE SON CONFRÈRE DÉFUNT.

Versez amis, versez quelques brûlantes larmes En apprenant hélas ! que Stanislas n'est plus ! Il a quitté ces lieux, ce séjour des alarmes, Emportant de l'exil les plus nobles vertus. Oui porté doucement sur l'aile de son Ange Dans le plus haut des cieux nous le croyons

Heureux de ce bonheur, qui seul est sans mé- [heureux, l'ange,]

Et que Jésus promit au bon Religieux. Mais que vos pleurs bientôt sèchent sur vos [paupières,]

Stanislas a fourni la carrière d'un saint : Il était plein de foi, touchant dans ses prières, Si calme dans ses maux qu'il ne s'est jamais [plaint.]

De zèle pour l'enfance embrasé de jeune âge Il sut se faire aimer, il fit beaucoup de bien. Malade, on le voyait redoubler de courage. Et répétant à tous ho ! mes maux ne sont rien.

Au sein de la souffrance un aimable sourire Errait presque toujours sur ses traits défail- [lants,]

Chacun de nous l'a vu, chacun aussi peut dire Combien il fut touché de ses derniers instants. Loin de pleurer sur lui, son sort fait notre envie Qui peut sur cette terre entrevoir le bonheur : N'aspirons nous pas tous après cette autre vie Qui termine nos maux et tarit la douleur.

Oui la mort fut pour lui douce comme sa vie Récompense je crois de la Vierge Marie ; Elle était après Dieu son espoir le plus grand Il fut toujours aussi son plus fidèle enfant.

Que craindrai-je pour lui dont la mort fut si [sainte]

Lui qui la vit venir confiant et sans crainte. Dès longtemps préparé, la foi de son flambeau Lui montrait le bonheur au-delà du tombeau. Repose en paix, repose, ô le meilleur des frères ; Pour toi s'envoleront chaque jour nos prières, Mais que dis-je, c'est toi dont l'amour fraternel Doit introduire un jour tes confrères au Ciel.

Chacun de nous aussi vers la tombe s'avance Heureux qui sur le bord arrive en assurance Et peut dire en ce jour : enfin voilà le port, Dans les bras de Joseph douce sera ma mort. Oui, vous êtes heureux membres de sa famille De voir au haut des cieux cet astre qui scintille. Oh ! vous êtes heureux, ministre de Jésus.

De voir dans votre sang couler tant de vertus. Puisse ce faible hommage arrosé de nos larmes Porter dans sa famille un baume à la douleur, Souvenir précieux pour le cœur plein de char- [mes]

Bien doux surtout, bien doux pour celui d'un [pasteur.]

FR. AZ.

St. Jacques de L'Achigan, 7 Décembre 1869.

Arrivée de nos Zouaves à Civita Vecchia.

Nos lecteurs ont dû voir avec plaisir l'immense intérêt causé en Europe par le passage de nos Zouaves Canadiens. Toute la presse, même la moins bien disposée envers notre Chef vénéré, Sa Sainteté Pie IX, a dû applaudir aux nobles sentiments de religion et de dévouement qui animent tous ces jeunes représentants des Catholiques

du Canada. Pour notre part, nous sommes persuadés que cet élan spontané de notre jeunesse vers Rome, pour y défendre les principes les plus chers aux véritables Catholiques, fera plus pour faire connaître et apprécier le Canada que tous les efforts tentés dans ce but jusqu'à ce jour.

La gravure (page 89) représentant l'arrivée de nos zouaves à Civita-Vecchia, qui a paru d'abord dans un des grands journaux illustrés de Paris, vient d'être reproduite dans le dernier numéro du magnifique journal illustré, publié en cette ville par MM. Desbarats et Leggo, "The Canadian Illustrated News." Cette publication qui n'en est qu'à son 6e. numéro, rivalise déjà avantageusement avec les plus beaux journaux illustrés du monde entier et les surpasse tous par son extrême bon marché.

Tous ceux qui cherchent à développer dans leur famille le goût des beaux arts et qui peuvent faire le léger sacrifice de \$4 par an, ne devraient pas manquer de souscrire à cette publication hebdomadaire qui sera une source de grande jouissance pour toute la famille, un ornement aussi utile qu'agréable pour les salons, et qui fournit aussi l'occasion de se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise. Les journaux illustrés offrent de plus l'immense avantage de frapper l'intelligence en parlant aux yeux, et rendent attrayante et comparativement facile l'étude de sujets qui demanderaient autrement de longues dissertations, toujours plus ou moins fatigantes.

Le traité de Réciprocité.

Nous donnons la traduction du texte du message du Président au sujet du Traité de Réciprocité. On y verra que les Etats-Unis ne sont guère disposés à nous favoriser. S'ils nous rendaient justice, au moins, en payant les droits imposés à leurs pêcheurs qui viennent pêcher dans nos eaux canadiens et qui semblent se moquer de nous !

La question du renouvellement du Traité de Réciprocité entre les Etats-Unis et les Provinces Anglaises n'a pas reçu une considération favorable de la part de l'administration. Si l'on excepte les quelques gens qui s'occupent spécialement du commerce International, le producteur Britannique sera le seul à profiter d'un tel traité. Je ne sache pas qu'un seul citoyen Américain puisse bénéficier par la Réciprocité. Notre système de taxation intérieure serait pour le producteur une protection égale à celle que notre tarif accorde à nos manufactures. On aurait peut-être besoin de faire quelques arrangements avec la Puissance du Canada.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VII

LA REBELLION.

(Suite.)

En ce moment, un cri d'étonnement s'échappa de la poitrine d'un vieux matelot ; il montra du doigt en tremblant l'horizon de la mer et s'écria :

— Capitaine, voyez ! voyez la-bas au sud-ouest !

— Ne détournez pas les yeux de ces furieux ; commanda le capitaine à ses hommes.

Il dirigea rapidement sa lunette d'approche vers le point de l'horizon désigné, et poussa également une exclamation de joie ; il agita son chapeau en l'air, et cria d'une voix qu'on entendit distinctement aux deux extrémités du navire :

— Hourra ! hourra ! délivrance ! Dieu nous envoie de l'eau..., de l'eau et du vent !

A ces mots, un sourire étrange et convulsif détendit les traits des passagers, comme s'ils venaient d'être subitement atteints de folie ; mais les couteaux disparurent, les leviers retombèrent sur le pont ; on pleura, on dansa, on embrassa les matelots, qui s'étaient rapprochés et montraient à tous avec transport un petit nuage noir qui s'était levé sur l'horizon et qui grandissait avec rapidité. A la certitude de cette délivrance inespérée, un grand nombre se jetèrent à genoux et levèrent les mains vers le ciel en signe de reconnaissance.

L'heureuse nouvelle se répandit instantanément jusqu'au fond du navire. Les malades même, ceux que la mort tenait déjà embrassés, semblaient s'éveiller à une vie nouvelle et imploraient l'aide de leurs amis pour être conduits sur le pont. Il pleuvait, disait-on. Etre mouillé ! sentir ruisseler l'eau fraîche du ciel sur tous ses membres ! aspirer un air humide ! quelle jouissance ! quel bonheur !

Jean Creps fut porté sur le pont par Victor et Donat. Des larmes d'espérance et de joie coulaient sur ses joues pâles, pendant qu'il tenait les yeux fixés sur le nuage noir, qui, pareil à un messager du Seigneur, allait apporter à ces pauvres créatures délaissées la santé et l'apaisement.

Les passagers continuaient à regarder d'un œil étincelant et avide. Leurs cœurs battaient, leurs nerfs frémissaient, ils avaient tout oublié, même la soif, pour contempler ce phénomène céleste qui se déployait avec une merveilleuse rapidité au-dessus de l'horizon. Au premier moment, ils n'avaient distingué qu'un petit nuage noir ; mais ce petit nuage, comme s'il eût été animé par une irrésistible puissance d'attraction, paraissait réunir dans son sein toutes les vapeurs de l'air et grandissait à vue d'œil, jusqu'à ce qu'enfin il couvrit comme un mur sombre toute la partie sud du ciel.

Pendant que l'attention générale était fixée

sur ce seul point, que tous avaient perdu tout autre sentiment que celui d'une délivrance prochaine, le capitaine donnait des ordres afin de tout apprêter pour recueillir l'eau de pluie. Les voiles disponibles furent tendues sur le pont ; des barils, des seaux et des cuves furent placés aux coins où la pente naturelle devait conduire l'eau.

A peine les premiers apprêts étaient-ils terminés, que la partie du ciel qui était restée claire jusque-là se remplit d'un brouillard épais et qui devint de plus en plus opaque ; le soleil était pâle et sa lumière verdâtre ; et bientôt on se trouva dans une complète obscurité.

Alors, un gigantesque serpent de feu jaillit du sein de l'immense nuage noir, et l'Océan frémit sous un épouvantable coup de tonnerre. Le signal était donné ! Des éclairs serpentaient sans relâche dans l'espace ; l'eau retentissait comme si dix armées invisibles se battaient avec une artillerie infernale ; mais les écluses du ciel s'entr'ouvrirent et des torrents d'eau tombèrent avec fracas sur le pont du *Jonas*.

Quelle joie ! quelle agitation ! Comme les pauvres passagers pouvaient boire maintenant, se rafraîchir, sentir couler sur leurs corps embrasés l'eau fraîche, pareille à un baume bienfaisant !

Jean lui-même, Jean le malade, l'épuisé embrassait ses deux amis et s'écriait avec enthousiasme :

— Dieu soit loué ! je me sens revivre ! je ne mourrai pas !

La tempête dura deux heures. Le tonnerre grondait effroyablement et faisait trembler le ciel et la mer ; les éclairs enveloppaient le *Jonas* d'une lumière aveuglante : parfois, les vents dechainés faisaient tourner le navire sur lui-même comme une toupie et le menaçaient de le faire sombrer ; mais tout cela n'était rien, en comparaison de la joie d'avoir de l'eau et de sentir entrer dans ses poumons un air humide et frais. Les peureux même riaient et battaient des mains au milieu de l'orage et des éclairs.

Lorsque la tempête s'apaisa enfin, le vent continua à souffler avec une force suffisante, et, par bonheur, il avait pris une direction favorable au voyage des chercheurs d'or. Le capitaine fit ajouter autant de voiles que possible : le *Jonas* se pencha sur le côté et s'élança en avant comme une flèche, au bruit des hourras joyeux de tous les passagers.

IX

L'ARRIVÉE

Le navire, comme s'il eût voulu rattraper le temps perdu, marcha avec une telle rapidité, que, quelques jours plus tard, il se trouvait à la hauteur du Brésil. Deux malades succombèrent encore, les autres guérirent rapidement ou furent bientôt hors de tout danger.

Les souffrances endurées étaient oubliées. Déjà les passagers commençaient à soupirer de nouveau après l'or de la Californie. On était gai, on causait des mines, des trésors qu'on y amasserait, et de ce qu'on en ferait après le retour au pays natal.

Jean Creps, quoique encore un peu faible, était tout à fait rétabli de sa maladie. Il ne savait pas, sans doute, quel jugement sévère il

avait prononcé pendant son délire contre ce voyage ; car la vie qui lui était revenue avait redoublé son courage, et il envisageait avec une confiance sans bornes l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Son ami Roozeman avait également retrouvé ses rêves séduisants, et souvent un sourire mystérieux venait éclore sur ses lèvres, quand son imagination faisait miroiter devant ses yeux la fortune qu'il espérait recueillir bientôt. Il se voyait déjà dans les mines, il y trouvait des blocs d'or en abondance ; il retournait dans sa patrie ; il assurait le bonheur de sa tendre mère ; il était devant l'autel à côté de Lucie, et il entendait la voix du prêtre qui disait : " Soyez unis au nom du Seigneur ! "

Donat Kwik avait repris sa première disposition d'esprit. Il se promenait des journées entières sur le pont, ou tenait compagnie aux deux amis et les amusait par ses reparties bouffonnes et par son insouciance. D'autres fois, il flânait dans l'entrepont, et y baragouinait le français, l'Anglais et l'Allemand avec tout le monde : on n'en comprenait qu'un mot par-ci par-là, et il faisait rire chacun par ses balourdises. Les Français le nommaient Jocrisse et les Allemands *Hauswurst* ; il répondait à ces noms, dont la signification lui était inconnue, avec autant de sérieux que si le curé l'eût baptisé ainsi à sa naissance.

Le *Jonas*, devait encore subir une rude épreuve : les passagers devaient voir encore une fois la mort s'élever entre eux et la terre promise de l'or ; — et cette fois, le danger devait être si menaçant, que tous ceux qui étaient à bord du *Jonas* allaient implorer la miséricorde céleste à deux genoux et les mains levées au ciel. Au cap Horn, ce point extrême de la quatrième partie du monde, ils furent assaillis par de longues et terribles tempêtes ; une nuit, ils se virent entourés dans l'obscurité par de formidables montagnes de glace, et les marins eux-mêmes, renonçant à tout espoir de délivrance, voulaient déjà mettre à flots les chaloupes pour abandonner le navire dans ce moment suprême. En vérité, le destin semblait avoir décidé la perte du *Jonas* ; mais, soit que le Seigneur eût pitié de ces créatures éperdues, soit que le sang-froid du capitaine sût éviter avec une merveilleuse habileté les montagnes de glace, les chercheurs d'or échappèrent cette fois encore au tombeau qui s'ouvrait devant eux. Ils arrivèrent enfin dans l'Océan Pacifique, entre Valparaiso et Taïti.

Il s'était écoulé près de cinq mois depuis le jour où ils avaient quitté Anvers et vogué sur l'Océan. Encore une quarantaine de jours favorables. et ils allaient mettre le pied sur le rivage du merveilleux pays, but suprême de leur désir et récompense de tous les maux soufferts. Après un si long voyage, l'ennui s'était emparé des passagers, jusqu'au moment où ils arrivèrent près du cap Horn, et avait jeté peu à peu l'apathie et le découragement dans les cœurs ; mais, maintenant qu'on se trouvait dans la mer même qui baignait les côtes de la Californie, les poitrines se dilatèrent, les têtes se relevèrent avec fierté et les yeux brillèrent d'espoir et d'impatience.

Pendant cette dernière partie du voyage, le repos ne fut troublé que par un seul évé-

ment. Un matin, de très-bonne heure, Donat Kwik accourut en hurlant sur le pont, criant au secours comme si on voulait l'assassiner. Aux questions des premiers qui l'interrogèrent, il répondit :

— Le capitaine ! vite ! vite ! le capitaine Volé argent moi, my money ! Spiltsbaef ! Donnerwatter ! moi volé ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre argent !...

Quand le capitaine comprit ce qui désespérait si fort Donat, il prit le fait très au sérieux. On avait, d'après le récit du paysan, forcé, pendant la nuit, la serrure des sacs de voyage et volé une somme de cinq cents francs en quatre billets de banque anglais.

Tous les passagers de la troisième classe furent appelés sur le pont et minutieusement fouillés par les marins. On leur fit même vider leurs poches et ôter leurs souliers. Ensuite, toutes les malles et les coffres furent ouverts et visités ; mais, quoi qu'on fit pour découvrir l'auteur de ce vol, on ne put trouver la trace des billets de banque disparus.

Donat Kwik pleurait comme un enfant, s'arrachait les cheveux et remplissait l'air de ses plaintes amères. Ses amis, Creps et Roozeman, s'efforcèrent de le consoler en lui assurant qu'il finirait bien par retrouver ses billets de banque ; et comme cela ne faisait pas d'effet sur le paysan découragé, ils lui firent comprendre qu'en Californie il n'aurait nullement besoin d'argent, et qu'il ne saurait même pas l'employer. En effet, à leur arrivée, ils trouveraient des délégués de la société la Californienne, pour leur procurer une bonne nourriture, des auberges confortables et tout ce qui pouvait être nécessaire à leur entretien.

A continuer.

Graines Fraîches, de Jardins, Fleurs, Fruits, Herbes, Arbres, et Arbustes de toutes espèces avec le mode de culture envoyées par la malle franc de port. La collection la plus complète et la plus utile dans le pays. On demande des Agents.

25 espèces pour \$1.00 envoyées par la malle. Aussi le menus fruits, Plantes, Racines, et toutes les nouvelles variétés de patates envoyées par la malle. 4 lbs patates Early Rose, franco, \$1.00. Asperges colossale de Conover \$3 pour 100. \$25 pour 1000, franco. Le chevre-feuille Japonais odoriférant et toujours en fleur, 50c. chaque, franco. Véritable camuberger du Cap Cod, pour culture de terrain sec ou humide, \$1.00 pour 100, franco, avec direction. Catalogue des prix et listes pour le commerce envoyé gratis sur application. Semences données à commission.

ADDRESS B. M. WATSON, Old Colony Nurseries and Seed Warehouse, Plymouth, Mass. Etablis en 1842.

LA SEMAINE AGRICOLE

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

- 1 Copie pour un an, payable d'avance : \$ 1.00
- 6 " " " " " " " " 5.50
- 11 " " " " " " " " 10.00

PLUS DE 11 COPIES 10c00 D'ESCOMPTE
Le tout payable d'ici au 1er Janvier 1870.

Pour les Clubs le Journal sera adressé séparément si on le désire.

Nous donnons aussi 10c00 d'Escompte
AUX
SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE

Et nous adresserons le journal séparément pour chaque membre,
Pourvu que les noms et le montant des souscriptions nous soient donnés par les Secrétaires-Trésoriers.

Rapport Officiel des divers Marchés de la P. de Québec.

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 16 Décembre 1869.

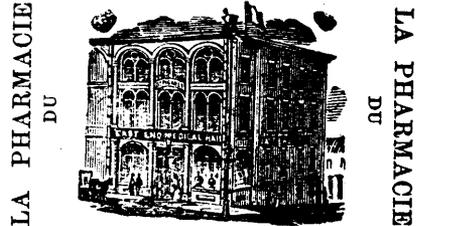
PRODUITS.	Montréal.		Beauhar-nais.		Sorel,	
	DE	A	DE	A	DE	A
	\$ c.	¢.	\$ c.	¢.	\$ c.	¢.
FARINE EN QUART-						
Superfine Extra.....	4 55	5 65	6 25	5 25	5	0
Extra.....	4 40	4 75	5 75	5 0	0	0
de Gott.....	4 35	4 75	5 40	4 50		
Sup. No. 1.....	4 48	4 25	5 20	4 25		
do do forte.....	2 75	4 70	5 25	4 0		
do No. 2.....	1 00	3 50	4 90	4 0		
Recoupe (Gru).....	90	1 00	1 20	1 0		
Sci. 100 lb.....	1 00	0 50	1 40	0 80		
FARINE de Blé, 100 lb						
" Avoine.....	2 10	2 10	1 75	2 80		
" Blé d'Inde.....	1 00	0 00	1 25	1 60	1	0
" Sarrasin.....	2 10	0 00	1 25	1 50	0	60
" Pois.....			70	40	1	0
" Seigle.....					1 60	0 80
Grains moulu mélangés..	1 20	1 50				
GRAINS ET GRAINES						
Blé.....mto			0 90	1 10	1 20	
Pois.....	0 90	1 90	65	0 70	75	
Orge.....	0 66	0 75	0 45	0 50	40	
Seigle.....	75				70	
Sarrasin.....	0 55	0 60	0 35	0 40	50	
Blé d'Inde.....	0 80	1 00	0 75	0 80	60	
Lin.....			1 38	1 40	1 40	
Mil.....	1 80	0 90			2 0	
Tréfle, lb.....					12	
Avoine..... 40 lb	0 60	0 40	0 27	0 30		7
VIANDES						
Beuf No. 1..... 100 lb	6 50	7 00	5 80	6 00	7	
do 2.....	5 00	6 00	4 50	5 00	6	0
do 3.....				3 00	5	7
do la livre.....	0 10	0 12		0 08	10	11
Veau..... lb	0 8	0 10			8	
Mouton.....	0 7	0 25	0 04	0 05	0 50	
Agneau.....	0 8	0 25	0 04	0 05	0 50	
Lard frais, 100 lb.....	10 00	10 00	8 50	9 00	8	12
do de la livre.....	0 12	0 14	0 13	0 15	1	0
do salé, 100 lb.....	14	14 25	0 15	0 15	10	12
do do la livre.....	0 18	0 14	0 15	0 15	10	10
Jambons.....	16	16				
VOLAILES						
Dindes..... couple	1 50	2 00	0 90	1 00	50	1
Oies.....	1 00	1 50	0 10	1 00	1 80	1
Oanards.....	0 75	1 00	0 70	0 80	0 70	
Poules.....	0 50	0 75	0 45	0 50	0 60	
Poulets.....	0 40	0 60	0 28	0 30	20	60
Pigeons.....	20	25			20	
GIBIER						
Canards sauvage couple	0 50	1 25				
Oulardes.....	50	0 25			1	30
Pieuvres.....	0 50	0 25				
Pardix.....	0 75	1 00			50	m
Becasses.....	0 00	0 00				
Becassines.....	0 75	0 74			0	
Coqs de Bruyère.....	0 50	1 60			0	
Tourtes.....	0 50	1 50			0 25	9
Lièvres.....	0 40	0 45		0 15		
Original..... lb						
POISSON						
Morue fraîche..... lb	0 5	0 7		0 7		68
Grosse Morue..... p. 100 lb					0	0
Saumon.....		0 12		0 10	0	0
Truite.....				0 10	0	0
Anguille fraîche.....					0	0
Doré.....		0 12			0 50	6
LEGUMES —Patates..... mt.	0 80	0 90	0 33	0 40	1	0
Oignons.....	1 00	1 00	0 80	0 90	1	0
Carottes.....	0 50	0 60			30	
Betteraves.....	0 50	0 60			30	
Navets.....	0 50	0 50		0 50	30	17
Choux de Slam.....	0 50	0 50		0 50	0	18
Choux..... pomme	0 5	0 6		0 05		
Laitue.....						
Céleri, pied.....				0 5		
Fèves.....		0 10				
LAITERIE						
Beurre frais..... lb	0 25	0 30	0 17	0 20	20	
do salé.....	0 18	0 19	0 17	0 20	17	
Fromage.....	0 14	0 18	0 12	0 15	15	
FRUITS —Pommes, quart	3 80	4 00	0 80	1 00	1	20
Poires.....						
Bleuets.....						12
Prunes..... pinte						
Cerises.....						
Fraises.....						
Groselles.....						
DIVERS —Œufs, doz.....	0 25	0 30	0 17	0 20		
Sucre d'érable..... lb	0 10	0 10	0 10	0 12	17	
Miel.....	0 11	12	12	0 15	10	
Saindoux.....	47	17		0 20	10	
Suif.....	6	6		0 12	20	
Lain.....	30	0 30		0 30	12	
BOIS de CORDON CHAR-						
BON TOURBE						
Érable, 3/4 pieds.....	8 50	7 00	4 50	5 00	4	40
2 1/2.....				4 00	4	50
Merisier.....	5 25	7 50		4 00	3	
Hêtre.....	50	5 00		3 50	3	
Bois franc mêlé.....	5			3 00	3	
moux.....	3 50	4 25		2 50	3	25
Épinette rouge.....	4 00	5 25		3 00	3	
Charbon, 2000 lb.....	5 50	11			5	
Tourbe.....	4					
BESTIAUX						
Beuf, 1re qualité, 100 lb	5 00	7 00			7	0
" 2e.....					6	0
" 3e.....					5	0
Veaux.....	4 00	12			5	0
Vache à lait.....	25 00	40			25	
" Extra.....	40 00	60			30	
Moutons.....	5 00	8			2	50
Agneaux.....	3 00	8			2	50
Cochons en vie..... 100 lb	8 50	8 50			6	0
PEAUX —Beuf..... la livre	0 08	0 12		0 6	0	0
Veau.....	1	1 12				
Mouton..... la pièce	1	1 00			6	
FOUBRAGES —Mil.....	6	8		5 00	5	
Tréfle.....	0 00	0 00		4 50	5	
Paille.....				2 60		

MARCHÉS MONÉTAIRES.

Greenbacks achetés de 21 à 00
Vendus de 20 1/2 à 00
Pour argent achetés de 81 à 00
Change sur New-York, vendu 21 1/2 à 00
Traites d'or, 1/2 à d'escompte
Billets de la Banque du Haut Canada achetés à 55
Argent acheté de 2 1/2 à 3; vendu de 2 1/2 à 2 1/2
Change sterling, de 9 1/2 à 9 1/2
Or ouvert à 126 1/2, fermé à 126 1/2

L. MARCHAND & FILS,
Courtiers, coin des Rues St. Jacques
et St. François-Xavier.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT



Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne.

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés.

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du GROS PILON SUR LA MAISON
Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

MOULIN A FARINE

L'ÉPIPHANIE
COMTE DE L'ASSOMPTION.

M. N. HENEAU vient d'achever un superbe Moulin à Farine, avec quatre belles paires de Moulanges Françaises. Les pratiques sont bien servis et un compte fidèle est rendu des grains qui y sont envoyés. On vient aussi de compléter un

BON MOULIN A CARDER LA LAINE,
FOULER, TEINDRE,
PRESSER ET RASER L'ETOFFE.

UNE GRANDE ÉCURIE EST ATTACHÉE
A L'ÉTABLISSEMENT.

Nous enverrons d'ici au 1er Janvier prochain quelques copies de notre journal pour distribution aux membres du clergé et aux amis. Les personnes à qui nous les adressons voudront bien en garder un exemplaire pour elles mêmes et faire circuler les autres d'ici à cette date quand même elles ne seraient pas disposées à y souscrire.

Nous avertissons ceux qui désireraient s'abonner qu'ils pourront recevoir les premiers numéros de la "Semaine Agricole" en nous écrivant et en envoyant le prix de leur souscription.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
DUVERNAY, FRÈRES
No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL.

\$1 par année, payable d'avance.